

# FIGARO ILLUSTRÉ



*Le Gué*

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1896 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.





# LE FLOU-FLOU

Ruban ondulateur à œillets

L'Ondulateur **FLOU-FLOU** consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant avant ; et l'on obtient une ondulation parfaite.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le bâton (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.

LENTHERIC, 245, Rue Saint-Honoré.



COURSE PARIS-ROUEN  
14 Mai 1895

Primé au concours du P. J.

VOITURES AUTOMOBILES

A PARTIR  
de 3,250 francs

DYNAMOS

**Voitures sans Chevaux Automobiles**

Brevetées S. G. D. G.

ÉMILE ROGER & C<sup>IE</sup>

Ingénieurs-Constructeurs

CAPITAL : 700,000 FR.

PARIS, 52, 54, Rue des Dames, 52, 54, PARIS

COURSE PARIS-BORDEAUX

11 Juin 1895

2 Prix sur 2 voitures engagées

VITESSE DE MARCHÉ

A la demande de l'acheteur  
SUIVANT

la force du moteur

Moteurs à gaz et au pétrole

de 1/3 à 50 chevaux

A PARTIR DE

800 francs.

BARATTE PERFECTIONNÉE

En cristal double — Brevetée S. G. D. G.



Cette excellente et coquette baratte donne en 5 à 15 minutes, suivant la richesse de la crème, un beurre fin exquis.

N°	Contenance	Prix	Francs de port et d'emballage
0	1 litre	8 fr.	10 fr.
1	2 1/2	12 fr.	14 fr.
2	6 litres	30 fr.	24 fr.

Thermomètres pour barattes . . . . . 4 fr.  
Spatules en bois. 0 fr. 75  
Petits moules de table variés de 2 fr. 50 à . . . . . 3 fr. 50

FRANCO AVEC BARATTE; SEULS, POSTAL EN PLUS.

NOTA — La spatule sera offerte gracieusement avec commande aux lecteurs du « Figaro illustré ». Ne pas oublier de la réclamer.

COMPTOIR GÉNÉRAL DE L'ÉLEVAGE, 10<sup>bis</sup> Rue Amélie.

Insecticide Fanfillon

A BASE DE PYRETHRE

L'*Insecticide Fanfillon* est le destructeur le plus rapide et le plus énergique qui existe pour détruire toutes espèces de vermine : pucès, punaises, etc.

Il est indispensable surtout pour chasser des pouilliers les insectes nuisibles qui s'y logent et débarrasser les volailles des parasites qui, en les rongant, détruisent leur santé et arrêtent la ponte.

PRIX FRANCO : 125 gr., 1 fr. 40 — 250 gr., 2 fr. 40 — 500 gr., 3 fr. 50 — le kilo, 6 fr. 50.

10<sup>bis</sup>, Rue Amélie, PARIS.

ONGUENT CHAPARD



Guérit les chevaux couronnés et fait repousser les poils même sans et même couleur.

L'*Onguent Chapard* guérit les seimes, les bleimes, les encastelures, etc.

L'*Onguent Chapard* sert à l'entretien journalier du pied du cheval auquel il donne la force et la souplesse. Il le préserve de l'action desséchante de l'air et évite ainsi les maladies les plus communes et souvent très dangereuses.

L'EMPLOYER C'EST L'ADOPTER — NOMBREUSES ATTESTATIONS

Prix : la boîte de 1 kilo environ 3 fr. — postal en plus.

AROMATIQUE  
ANTISEPTIQUE  
Désinfectant

G. Monier & C<sup>ie</sup>

50, rue des Petites-Écuries  
PARIS

USINE A  
Bagnole  
(Seine)

Le Sel Monier est le plus pu sant et le plus agréable des antiseptiques par son action tout particulier. Employé dans les bains et dans les soins de la toilette, il préserve des maladies et fait disparaître les boutons, démangeaisons, etc. Il donne en outre à la peau une grande fraîcheur et un velouté remarquables. Précieux pour la conservation des fourrures et des lainages, il chasse les mites, moustiques, etc. Il s'emploie avantageusement à tous les usages, en détruisant toute mauvaise odeur, soit en lavages, soit en évaporation, dans les W.-C., les écuries, chenils, pouilliers, étables, etc.

FOURNISSEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, DES HÔPITAUX, DES TRANSATLANTIQUES, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, DU MONT-DE-PIÉTÉ, ETC.

PRIX :

250 grammes, 1 fr. 25 — 500 grammes, 2 fr. — 1 kilo, 4 fr. — 2 kilos, 7 fr. 50  
BOITE ÉCHANTILLON, 60 GRAMMES ENVIRON, 50 CENTIMES

1 Boîte de savon antiseptique pour adoucir la peau, 2 fr. 50, contre mandat-poste.

Prix-courants franco.

C<sup>ie</sup> Coloniale  
CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS  
La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

GRAND  
PRIX



Catalogue illustré Franco

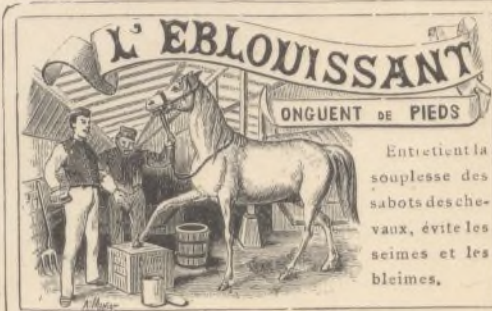
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

A. LHÉRITIER & C<sup>ie</sup>  
PLAINE SAINT-DENIS (SEINE)

L'ÉBLOUISSANT (Marque A. L. & C<sup>o</sup>)

Le plus sain, le plus brillant des Onguents de Pieds pour les Chevaux.

Adopté par MM. les Professeurs de l'École Vétérinaire d'Alfort.



L'ÉBLOUISSANT

Noir ou blond, conserve toujours la même consistance, quelle que soit la température.

L'ÉBLOUISSANT

est exempt de matières animales susceptibles de se corrompre. La vaseline brute est la base de sa composition. Par ce fait il se conserve indéfiniment.

EN VENTE PARTOUT

CONCOURS RÉGIONAL DE CHARTRES, 1896  
DIPLOME D'HONNEUR  
Décerné par la Société Vétérinaire d'Eure-et-Loir.



BONBONS VERT-GALANT

Du Professeur MINGAUD

LAURÉAT DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET CORPS SAVANTS

Éminemment toniques et fortifiants, leur emploi raisonné produit des effets extraordinaires de rajeunissement et de parfaite santé.

C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES

Boîte, 10 fr., toutes pharmacies; franco poste, 10 fr. 25, adresser au Directeur du Dépôt général, 5, RUE DE MAZAGRAN, PARIS.

NOTA. — L'Élixir "VERT-GALANT" à base de Kola et de Cacao, a les mêmes vertus que les bonbons et constitue en outre une liqueur de table en tous points parfaite.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C<sup>ie</sup>

Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Août 1896

## SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTECIUS, illustrations de H. TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

UNE IDYLLE A MAHÉ, par EUGÈNE GIRARDIN, illustrations en couleurs de EUGÈNE GIRARDIN.

PAYSAGE DE NUIT, poésie de ANDRÉ LEMOYNE, illustration de JULES ADELIN.

LA COMMUNICATION INTERPLANÉTAIRE, par J.-H. ROSNY, illustrations de MITTIS.

LA CERAMIQUE FRANÇAISE (troisième partie — Nevers), par EDOUARD GARNIER, illustrations en couleurs d'après les pièces du Musée National de Sèvres.

LE PÉNITENT, par N. QUEILLIEN, illustrations en couleurs de BOURGAIN.

LES CHÂMPS-ÉLYSÉES (deuxième partie), par ANTONIN PROUST, reproduction d'estampes de SAUERWEID, BELLANGÉ, FEROGIO, etc.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

LA NUÉE, par LA LYRE (double prime).

COUVERTURE :

LE GUÉ, par RICHARD GOUBIE.



29 juillet 1896.

La névrose cycliste atteint, à cette époque de l'année, son maximum d'intensité. Nuit et jour fonctionnent les vélodromes ; nuit et jour aussi amateurs, mâles et femelles, courbés sur leurs machines en de pénibles attitudes, sillonnent les routes poudreuses, hâtifs, silencieux, sudoripares, vêtus de costumes baroques et beiges ; ils viennent frôler, avec de maigres tintements de grelots, les petits bois, les massifs mystérieux, où, sur l'herbe fraîche, les amoureux — ceux qui ne pédalent point — espéraient trouver la paix et le bonheur. On prétend que la bicyclette tue l'amour ; il est difficile de le savoir exactement, d'abord parce que ce petit dieu malin a la vie dure, et ensuite parce que le cas échappe aux exactitudes de la statistique. Néanmoins, je citerai cette observation d'un homme mûr, observateur et dénué de parti-pris... « Je suis un flâneur, me dit ce sage, qui a encore des rentes, et j'ai l'ouïe fine. Lorsque je me promène et que je vois deux individus s'arrêtant pour causer, j'essaye de saisir quelques bribes de leur conversation. Eh bien ! si ce sont des jeunes gens, neuf fois sur dix je les entends échanger leurs idées sur leurs bicyclettes, discuter les grandes marques, critiquer ou vanter tel ou

tel pneu, raconter leurs prouesses de la côte de Suresne ou de la côte de Picardie, citer les kilomètres couverts en une heure. De mon temps, ajoutait cet homme mûr en se redressant, quand on se rencontrait entre camarades, on causait de femmes ! » La mauvaise humeur de mon vieil ami est peut-être excessive, mais on ne peut nier que l'obsession de la bicyclette ne soit nuisible au développement des idées générales — et l'amour, avec ses ramifications intellectuelles, se rattache aux idées générales. — Et ce qu'il y a de singulier dans cette affaire, c'est que la femme est devenue la plus active complice de cet exercice, qu'elle encourage et qu'elle pratique avec ardeur.

A l'Artistic-Club, réunion extra-select, les prix ont été décernés par un jury féminin qui jugeait avec une expérience consommée la musculature et l'endurance des coureurs. Cela rappelait les tournois du moyen-âge et les écharpes d'or que les Yolande et les Isabeau accordaient, avec un baiser, aux bons chevaliers.

Il y a cependant encore des gens qui vont à pied, qui ont perfectionné cet exercice primitif et naturel, et en ont fait un art et un sport. On se souvient de la course dite de Marathon, récemment courue aux jeux olympiques d'Athènes. Elle fut gagnée par un Grec, grâce aux précautions prises par les indigènes pour décourager les concurrents. Elle a été courue de nouveau en France, sur un parcours équivalent, mais dans des conditions qui ont permis à nos compatriotes de faire valoir leurs qualités d'endurance.

M. Félix Faure, avant d'aller goûter au Havre le repos mérité auquel a droit tout consciencieux fonctionnaire, a déployé une



louable activité afin de ne rien laisser en arrière. La remise de la barrette cardinale au nonce du pape, monseigneur Ferrata, l'a obligé d'assister à la messe : tout le monde s'accorde à reconnaître

Ayuntamiento de Madrid



qu'il y a observé la tenue la plus correcte. Quelques jours après il est allé à Reims présenter ses hommages patriotiques, mais purement civils à Jeanne d'Arc, dont quelques heures auparavant le clergé inaugurerait le monument. Ce sont là des nuances que, du haut du ciel, la bonne Jeanne n'a pas dû saisir, elle qui ne séparait pas son Roi de son Dieu.

Il a fallu aussi recevoir le vice-roi Li-Hung-Chang. Ce haut fonctionnaire traverse l'Europe avec une sérénité à peine étonnée en présence de toutes les merveilles que nous supposons devoir l'éblouir.



A cet homme, dont la race apprécie surtout les bienfaits de la paix, l'Angleterre montre ses *men of war*, l'Allemagne ses canons et ses casques à pointe; la France, plus aimable, lui exhibe ses cuisiniers, ses milliards et ses jolies femmes. A tous ces spectacles, le bon Chinois grimace un sourire, énonce quelque hyperbolique compliment, mais au fond de son âme jaune il doit se dire : « Quels drôles de magots que tous ces gens-là ! »

Nos bons agents ont beaucoup fait parler d'eux, ce mois-ci : nous avons eu d'abord le bâton, ce fameux bâton peint en blanc crème et qui, à première vue, ressemble à un piquet de croquet. La préfecture en a armé les agents de la 5<sup>e</sup> brigade de réserve, spécialement chargée de réglementer, en les compliquant, les encombrements de voitures et de donner



une tournure administrative à l'écrasement des piétons. Ça été une pâture pour les badauds parisiens et, dans les premiers jours, il a fallu l'intervention des sergents de ville pour dégager les trottoirs encombrés par les curieux qui regardaient d'autres sergents de ville occupés à dégager la chaussée. Il y a encore, chez les agents, quelque hésitation et quelque gaucherie dans la façon de manier ce nouvel insigne : les uns le brandissent comme un chef d'orchestre dirigeant la *Chevauchée des Walkyries*; d'autres, d'un geste élégant, dessinent dans l'air des demi-cercles, semblables à

des prestidigitateurs prêts à escamoter un omnibus à trois chevaux; chez quelques-uns, de tempérament batailleur, l'imagination transforme le pacifique bâton en un sabre qui leur rappelle les belles soirées et les grandes batailles de *Lohengrin* du boulevard Saint-Michel, les promenades au Père-Lachaise et les enterrements socialistes.

Ce bâton, généralement approuvé par la population parisienne, a cependant trouvé des détracteurs : toute une catégorie de citoyens, que leur profession met en contact fréquent avec les agents craignent que, après avoir arrêté les voitures, le bâton blanc, à ses moments perdus, ne se mette à arrêter les escarpes et les cambrioleurs. Ce serait, en effet, un excellent passe-temps, à condition que les agents ne se trompent pas et ne s'égaient pas à assommer les honnêtes gens, ce qui leur est quelquefois arrivé, oh ! bien rarement.

Une autre innovation a été l'introduction de la bicyclette dans les services de la police. Il y a longtemps que les malfaiteurs l'utilisent, comme ils ont utilisé le téléphone bien avant que la préfecture songeât à se mettre au niveau des perfectionnements modernes de façon à lutter à armes égales contre ce que M. Joseph Prudhomme

appelle « les irréconciliables ennemis de la société ». En attendant que nous ayons une police à cheval, comme en possèdent toutes les capitales de l'étranger et même quelques villes de France, l'emploi de la bicyclette devrait être généralisé; ne serait-ce pas un divertissant spectacle qu'un match entre un ventripotent sous-brigadier et une légère pédaleuse coupable de contravention.

M. le préfet de police s'occupe aussi, nous assure-t-on, de perfectionner la culture morale de son personnel : pour remplir les loisirs du poste, les gradés font à leurs subordonnés des lectures édifiantes; ils les accoutument à tracer à la craie, sur un tableau noir, des maximes évangéliques : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même ». — « Ne rendez jamais injure pour injure... » Sur ce dernier chapitre, les agents sont unanimes à déclarer qu'ils se sont toujours conformés aux prescriptions de Notre Seigneur Jésus-Christ et de M. Lépine : aux injures ils ne répondent jamais par des injures, mais bien par des coups de pied, des coups de poing et des passages à tabac.

L'innovation du préfet, qui fera sans doute sourire les vieux Parisiens, mérite cependant d'être encouragée, elle nous donnera peut-être, dans une cinquantaine d'années des agents qui rendront des points à M. de Coislin, lequel fut, comme chacun sait, l'homme le plus poli du monde.



L'Angleterre a été en liesse, pendant quelques jours, à l'occasion du mariage de la princesse Maud, fille du prince de Galles, avec le prince héritier de Danemark. C'est, par le fait, un agrandissement du domaine d'influence de la puissance britannique. Mariage, aussi, dans la famille royale de France. L'union du duc d'Orléans avec une archiduchesse autrichienne est, dit-on, très avantageuse en même temps que très flatteuse; mais l'élément militant et politique du parti royaliste ne voit pas sans inquiétude le prince, sur lequel se fondaient des espérances de restauration, établir des liens de parenté avec une famille régnante, membre de la triplique, qui a tout intérêt à maintenir la France dans l'état précaire où elle se trouve, à tempérer les audaces juvéniles du prétendant et à l'amollir dans les douceurs de la vie familiale.

*Bis dat qui cito dat*, dit un axiome latin, « c'est donner doublement que de donner à temps », axiome que l'on pourrait recommander aux ministres actuels, ou plutôt à leurs bureaux. Les décorations dites du 14 Juillet s'échelonnent fort inexactement entre le 20 et le 30 de ce même mois, et ces retards laissent dans une cruelle anxiété nombre de gens qui attachent une importance capitale à l'obtention de ces distinctions.

M. Rambaud le nouveau ministre de l'instruction publique, mérite un bon point, plusieurs bons points même : d'abord, il a réservé les palmes universitaires aux seuls membres de l'université, réparant ainsi les inconvenances de son prédécesseur, M. Combes. Celui-ci, on s'en souvient, avait, à l'occasion du 1<sup>er</sup> janvier, accroché le ruban violet sur de fort jolies poitrines sans doute, mais qui manquaient d'austérité pédagogique. Pour ce qui est de la Légion d'honneur, le ministre ne pouvait mieux faire que mettre autour du cou de François Coppée la cravate rouge de commandeur, et de placer à la boutonnière d'Ernest Daudet, érudit romancier, travailleur infatigable, la rosette d'officier.

Le mort notoire du mois, le grand mort, celui qui pendant plus d'une semaine a occupé les journaux et le public des lettres, a été





sans contredit Edmond de Goncourt. Subitement frappé chez son vieil ami Alphonse Daudet, à Champrosay, il ne s'est point éteint, comme il l'avait prévu, dans son « grenier » d'Auteuil, entouré de ses disciples, de ceux qui faisaient ou croyaient faire partie de son académie, et auxquels il avait bien promis de les coucher sur son testament. Ah! ce testament, que de surprises, que de jalousies, que de désillusions il contenait. Quel méticuleux état d'âme il révèle chez celui qui l'a si péniblement rédigé, raturé, remanié, jusqu'à la dernière heure! N'est-ce pas une puérilité que ce souci de régler tous les détails de l'avenir, se manifestant chez un homme qui ne croyait pas à la vie future; que lui importait, à l'ors, de savoir ce qu'il laisserait derrière lui? Actuellement, les académiciens-Goncourt paraissent fort perplexes: ils cherchent leurs fauteuils et ne pourront de longtemps, probablement, s'y asseoir qu'en rêve, car les gens de loi vont se mêler de l'affaire, l'embrouiller, soulever des chicanes, prélever des honoraires, sans compter le fisc, après quoi l'on partagera; mais je crains bien que l'*aurea mediocritas* promise aux académiciens du grenier ne se réduise à une *argentea pauperias*.

Il faut s'y résigner, vieux Parisiens, mes amis: l'Exposition de 1900 aura lieu. Ingénieurs, architectes, entrepreneurs, aspirants-jurés, toute la foule des individus qui ont à gagner quelque argent ou quelque honneur dans ce genre d'opération ne pourront se laisser intimider par les protestations des gens paisibles que la perspective de cette foire obsède comme un cauchemar. On va donc démolir ce



bon vieux palais de l'Industrie, pour le remplacer par un autre monument sensiblement analogue; seulement on le changera de sens et on lui donnera pour vis-à-vis un autre monument dit Petit-Palais, ce qui, à en juger par les projets exposés, ne me paraît pas devoir produire un admirable effet. Mais ce n'est là que le commencement, et nous en verrons bien d'autres d'ici à la fin du siècle!

Pendant que l'infortuné chroniqueur râle douloureusement les parois de son crâne desséché par le soleil parisien, pour en extraire une pénible littérature, il existe des êtres privilégiés qui mènent sur les plages des existences nonchalantes et fraîches, entrecoupées d'aimables points de vue. Soyez heureux, élégantes baigneuses et folâtres baigneurs, mais au milieu de vos plaisirs et en humant la brise salée, ayez un instant de commisération pour les pauvres gens réduits à l'inhalation des odeurs de Paris.

LUTÉCIUS.



## Les Livres

Après avoir raconté, dans le *Roman du Grand Roi*, d'après les plus authentiques documents, la première partie de la vie de Marie Mancini, c'était devoir pour Madame Lucien Perey — qui me pardonnera de ne pas respecter le pseudonyme de son sexe et de me borner à respecter celui du nom — de dire à ses lecteurs ce qu'était

devenue son héroïne depuis le jour où « elle avait refusé l'offre pressante de Louis XIV de choisir un mari parmi les grands de la Cour ». C'est donc le roman de *Marie Mancini Colonna*, devenue la femme du grand Connétable de Naples, qui nous est présenté aujourd'hui, plein de péripéties, de voyages, de fêtes, de détresses et d'imprévu; et à travers ces événements et jusqu'à sa mort, Marie Mancini conserve le charme dont l'a revêtu l'auteur. Une très intéressante reproduction d'un portrait de Marie Mancini Colonna, par Mignard, sert de frontispice au volume, un bel in-octavo, édité par Calmann-Lévy.

M. Amédée Pigeon est un érudit et un chercheur; mais il a l'esprit d'un lettré: le document ne l'enivre pas; il comprend que le public moyen, intelligent sans doute, mais non initié, demande à connaître les faits de l'histoire et de la politique autrement que par des compilations de pièces, indiscutables sans doute, mais insipides; il lui faut une mise en scène, une présentation qui parle à son imagination et lui permette de comprendre le passé en le comparant avec le présent, dans lequel chacun vit. C'est d'après ce système que M. Amédée Pigeon a composé son livre: *Un ami du peuple*, où il montre la pénétration, en 1848, de l'idée républicaine en Bretagne, le fanatisme idéologique, — car à cette époque on n'en était pas encore arrivé au fanatisme par le fait — des classes à demi-lettrées, opposé aux vieilles croyances et aux traditions de la noblesse et des paysans. Tout cela est très ingénieusement enveloppé dans un récit romanesque, animé de personnages spirituellement dessinés et exacts comme des portraits. Ce volume fait partie de la bibliothèque des Romans historiques, éditée par Armand Colin.

La première édition de: *Les Cavaliers de Napoléon*, par Frédéric Masson, on peut dire que personne ne l'a vue: accompagnée d'admirables illustrations par Detaille, tirée à un nombre limité d'exemplaires d'un prix élevé, elle a été épuisée avant d'être mise en vente, et accaparée par des amateurs, qui ont jalousement enfoui le volume dans leurs bibliothèques. L'éditeur Ollendorf a eu le bon esprit de réimprimer, dans un format courant, cette étude considérable, merveilleusement documentée, qui donne le tableau complet de la cavalerie française telle que l'avait conçue et organisée Napoléon, la description minutieuse de ses différents uniformes, les variations de son armement, ses transformations et, au-dessus de tout cela, la constatation d'un fait: c'est que, notamment en ce qui concerne le rajeunissement des cadres, l'on réinvente aujourd'hui les idées de Napoléon.

La *Synergie sociale* c'est, d'après la définition de M. Henri Mazel, l'ensemble des éléments qui, depuis que l'homme existe, ont constitué lentement la société: l'amour d'abord, puis la famille. A mesure que la société se perfectionne, le rôle du père de famille s'élargit et s'élève jusqu'à celui de père des peuples. M. Mazel, qui divise son livre en trois parties: le Passé, le Présent, l'Avenir, ne croit pas qu'il puisse exister de société civilisée en dehors de ces formes, inhérentes à la nature humaine, et il le prouve avec une logique irréfutable. A qui voudra se reposer des lectures futiles nous recommandons cette œuvre, éditée par Armand Colin, et qui, malgré sa forme un peu abstraite, répond à nos soucis intimes et à nos inquiétudes en face d'un avenir gros de tempêtes.

Une œuvre jeune, fraîche, sans pessimisme, avec, cependant, un gai parfum d'ironie et, çà et là, de légers nuages de mélancolie; de gracieux contes, de fins portraits écrits dans une langue très moderne et cependant correcte, telle est l'impression que nous a donnée le beau volume de Marcel Proust: *Les Plaisirs et les Jours*. L'auteur l'a fait éditer chez Calmann-Lévy, avec un luxe de haut goût, auquel Madame Madeleine Lemaire a prêté le concours de son ingénieuse élégance: elle a parsemé ce livre de jolies femmes, de fleurs, de gracieux paysages, en parfaite harmonie avec le texte. On en jugera d'ailleurs par la reproduction que nous donnons d'une des nombreuses illustrations consacrées par elle à l'œuvre de Marcel Proust.

« Les femmes avaient conduit la vie de Basville... »; telle est la conclusion du nouveau roman de Paul Perret: *Histoire d'un homme*. Ce Basville n'est nullement un viveur: il est devenu veuf de bonne heure, avec un fils qu'il n'aime pas et une fille qu'il adore et qui apporte à sa maturité le charme exquis de l'élément féminin; elle meurt à vingt ans. Dès lors l'image de la morte l'obsède; il croit se débarrasser de cette obsession en recueillant une jeune fille pauvre qui ressemble à la sienne, mais c'est une intrigante qu'il enrichit, qu'il épouse et qu'il quitte le soir même de ses noces. Il s'enfuit dans le fond de la Normandie; le hasard le met sur le chemin de son épouse d'un jour; il la surprend, aux bords de mer, courtisée par son propre fils; il s'élance sur elle, l'entraîne dans la vague: on la sauve, il se noie. Je ne puis relater ici que la texture dramatique de ce roman; ceux qui le liront y trouveront, rendu avec un merveilleux talent





d'observation, l'implacable processus psychologique d'une obsession ou plutôt d'une lésion morale qui aboutit au meurtre et au suicide. Il semble aussi que l'auteur ait voulu montrer que contrairement aux formules généralement admises, dans l'éternel combat de l'homme et de la femme, l'homme succombera toujours, car il est sentimental et la femme est pratique.

Elle mérite bien d'être appelée *Ame fleurie*, cette Mine exquise, pas jolie, mais adorable, dont Jean Rameau nous raconte les émotions, les peines et les joies. Prise entre l'amour qu'elle ressent pour un jeune homme et celui qu'elle inspire à l'oncle de son bien-aimé, sacrifiée par un père égoïste, elle se débat désespérément; les événements lui viennent en aide et les chastes amants finissent par s'épouser. La situation est délicate, mais Jean Rameau a su s'en tirer à merveille. En sa qualité de poète, il connaît tous les secrets de la prose, et la souplesse de son style, la grâce de ses tableaux, sa tendresse pour tout ce qui est jeune, beau et honnête, lui ont permis de mener à bien ce roman, que tout le monde peut lire.

MM. les éditeurs ont coutume d'adopter obligeamment aux exemplaires de leurs publications nouvelles qu'ils adressent aux bibliographes une petite notice, généralement élogieuse, qui leur facilite la besogne du compte rendu. Celle qui accompagne le *Kyrie Eleison* de Melegari, contient cette indication: « L'idée maîtresse de ce roman est une trouvaille. » Une lugubre trouvaille, aurait-on pu ajouter, car cette histoire, dénuée d'ailleurs de péripéties, conformément à la mode nouvelle, contient ce sévère enseignement qu'il faut se garder d'aimer une femme atteinte de tuberculose, parce que cela se gagne et qu'on y risque ses poumons. C'est ce que nous démontre l'auteur en faisant mourir son héroïne et en laissant pour mort son héros. Ce livre ne saurait trouver sa place dans la « Collection des Auteurs gais ».

Les *Petites visites*, de Henri Lavedan, nous apportent une nouvelle série de ces dialogues nets, brefs et mordants où se montre à nu le scepticisme inconscient de la jeune génération, son innocence dépravation, la sécheresse de son cœur et le vide de sa pensée. Henri Lavedan est un maître incontesté dans ce rôle de satirique pince-sans-rire, qui s'aiguise et s'affine en chaque nouveau volume qu'il édite.

Gyp aussi les connaît bien, ces jeunes du « dernier bateau ». Mais elle sait toujours trouver, dans le personnel baroque qui le compose, quelque aimable figure, une gentille petite fee, à la fois fantasque et raisonnable, pervertie d'allures et, par un adorable mélange, d'âme très pure. Sa délicieuse *Bijou* séduit tout le monde, dans ce roman auquel elle donne son nom; elle ne séduira pas moins sûrement tous ceux qui liront son histoire.

Notre ami et collaborateur Charles Diguët nous ouvre son cœur dans une plaquette intitulée: *Nos amis... les Bêtes*, spirituellement

illustrée par Maurel. Quiconque a le don de l'observation doit aimer les bêtes, car on ne saurait se montrer trop reconnaissant, envers ces êtres dénués de parole, des efforts qu'ils font pour se hausser jusqu'à l'homme, efforts trop souvent méconnus par la brutalité ou l'inattention de certains individus, visiblement inférieurs, comme intelligence, aux bêtes qui leur sont subordonnées. Le petit volume de M. Charles Diguët forme un recueil toujours amusant, souvent attendrissant, plein d'anecdotes prises sur le vif et d'observations sagaces. A noter l'opinion de l'auteur sur les courses de taureaux: il admet la mort du taureau, qu'il considère comme un animal de meute, mais il n'accepte pas l'éventrement des chevaux, et il propose simplement de donner aux picadores, pour monture..., des bicyclettes!

Sous ce titre: *L'Homme-Orchestre*, Catulle Mendès vient de réunir en un volume, chez Ollendorf, un certain nombre de ces fantaisies que son impeccable fertilité sème quotidiennement dans les journaux. On les connaît, je n'ai pas à les apprécier; mais ce qu'on ne connaît pas, ce sont les « images » que Lucien Métivet a dessinées pour accompagner le texte de Mendès. Métivet pourrait être ainsi défini: Un symboliste qui a beaucoup d'esprit et qui sait dessiner. Ces deux qualités lui donnent une situation particulière qui lui vaudra peut-être quelques jalousies de la part des bons camarades, mais lui procurera, auprès du public, un succès mérité et qui ne fera que s'accroître.

La série des dix fascicules du *Musée galant du dix-huitième siècle* est aujourd'hui complète. C'est une œuvre de vulgarisation artistique qui fait honneur au goût de Fasquelle; le jeune éditeur a montré, en cette circonstance, qu'il était en mesure de continuer les bonnes traditions de la Maison Charpentier, dont il a seul la charge aujourd'hui.

T. G.

L'*Annuaire des Châteaux* de 1896-97 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40,000 châteaux de France disposées par ordre alphabétique, et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 3,000 notices historiques ou anecdotes sur les principaux châteaux de notre pays et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt.

L'*Annuaire des Châteaux*, qui aujourd'hui a sa place marquée dans tous les salons de l'aristocratie, est un beau volume de 1,300 pages, au prix de 25 fr. (A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.)

On pourra se procurer des billets pour ce train de plaisir à la gare de Paris P.L.M., 20, boulevard Diderot, dans les bureaux-succursales de la Compagnie et dans les diverses agences de voyages.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve du hâle, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

#### CHEMIN DE FER DU NORD

##### Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 40, 6 h. 20 et 11 h. du soir.  
Départs de Bruxelles à 7 h. 48 et 8 h. 57 du matin, 1 h. 01, 6 h. 04 et minuit 15.  
Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 48 du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

##### Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.  
Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 10 du soir.  
Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 54 du soir.

##### Services directs entre PARIS, l'ALLEMAGNE et la RUSSIE

Cinq express sur Cologne, trajet en 9 h. 1/2.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 h., soir.  
Départs de Cologne à 8 h. 39 du matin, 1 h. 15 et 10 h. 40 du soir.

Quatre express sur Berlin, trajet en 19 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.  
Départs de Berlin à 1 h. 50, 7 h. 47 et 10 h. 05 du soir.

Trois express sur Francfort-sur-Mein, trajet en 14 heures.

Départs de Paris à midi 40, 9 h. 25 et 11 h. du soir.  
Départs de Francfort à 8 h. 25 du matin, 5 h. 50 et 11 h. 05 du soir.

Un express sur Saint-Petersbourg, trajet en 60 heures.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. du soir.  
Départ de Saint-Petersbourg à 8 h. du soir.

Un express sur Moscou, trajet en 80 heures.

Départ de Paris à 9 h. 25 ou 11 h. du soir.  
Départ de Moscou à 9 h. 30 du soir.

#### CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

##### VACANCES DE 1896

##### TRAIN DE PLAISIR

##### PARIS — AIX-LES-BAINS — CHAMBERY

Arrivée à Aix-les-Bains, le 23 août à 11 h. 3 matin.  
Arrivée à Chambéry, le 23 août à 11 h. 45 matin.  
Aller. — Départ de Paris, le 22 août à 10 h. 10 soir.  
Retour. — Au gré des voyageurs, par tous les trains ordinaires (sauf les express) à partir du 24 août jusqu'au dernier train du 5 septembre. Toutefois les voyageurs pourront utiliser le train express n° 14 entre Mâcon et Paris.  
PRIX (aller et retour): 2<sup>e</sup> classe, 48 fr. — 3<sup>e</sup> classe, 32 fr.

#### CHEMINS DE FER DE L'OUEST

##### VOYAGE CIRCULAIRE EN BRETAGNE

##### BILLETS D'EXCURSIONS DÉLIVRÉS TOUTE L'ANNÉE

(1<sup>re</sup> classe: 65 fr.; 2<sup>e</sup> classe: 50 fr.)

Les Compagnies de l'Ouest et d'Orléans délivrent, toute l'année, aux prix très réduits de 65 fr. en 1<sup>re</sup> classe et 50 fr. en 2<sup>e</sup> classe, des billets circulaires valables 30 jours, comprenant le tour de la presqu'île bretonne, savoir: Rennes, St-Malo, Dinard, St-Brieuc, Guingamp, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quiberon, Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande, St-Nazaire, Pont-Château, Redon et Rennes.

Ces billets peuvent être prolongés trois fois d'une période de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 % du prix primitif.

Le voyageur partant d'un point quelconque des réseaux de l'Ouest et d'Orléans pour aller rejoindre cet itinéraire, peut obtenir, sur demande faite à la gare de départ, 4 jours au moins à l'avance, en même temps que son billet d'excursion, un billet de parcours complémentaire comportant une réduction de 40 % sous condition d'un parcours minimum de 150 kilomètres ou payant comme pour 150 kilomètres.

La même réduction lui est accordée après l'accomplissement du voyage circulaire, soit pour revenir à son point de départ initial, soit pour se rendre sur tel autre point des deux réseaux qu'il a choisi.

#### LE FIGARO-SALON DE 1896

PAR PHILIPPE GILLE

Plus de 100 Reproductions en Phototypographie auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x64) des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

Un magnifique volume relié avec fers spéciaux.

PRIX: 15 francs.

Adresser les demandes à l'Hôtel du Figaro, 26, rue Drouot, ou chez MM. BOUSSOD, VALADON ET C<sup>ie</sup>, 24, boulevard des Capucines.

#### ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS: UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale: UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant: RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



# UNE IDYLLE A MAHÉ

PAR EUGÈNE GIRARDIN

**D**e toutes les îles qui émergent du sein du vaste Océan Indien, il en est une, proche la côte Est africaine, peu éloignée de Madagascar ; si elle est minuscule comparée à Ceylan, à Bourbon, à Maurice, elle n'en forme pas moins un des plus riches joyaux à ce collier d'archipels. A l'égal des séductrices Sirènes de la mythologie qui, de leurs douces voix, arrêtaient dans sa course le hardi navigateur, Mahé, des verdoyantes Seychelles, captive pour de longs jours le voyageur qui ne comptait y faire qu'une courte escale.

On se laisse prendre si facilement à tout ce charme nouveau, de ses habitants aux usages simples et primitifs ; puis les parfums énervants de toutes ces plantes équatoriales achèvent cette sen-

sation de délices, plus intense encore lorsqu'on vient de quitter les pays arides, brûlés de l'Asie, dans les parages de la mer Rouge, pareille au plomb fondu. Après avoir vu ses Arabes nomades, âpres au gain et voleurs, couverts de haillons, de conformation plutôt chétive, ses Ethiopiens au masque simiesque, ses maigres Somalis détraqués de caravanes et qui se teignent la laine crépue de leur chevelure en blanc horrible, l'œil se repose auprès de cette population seychelloise qui rit éternellement d'un bon sourire aux dents nacrées.

Malgré que Mahé, depuis la grande épopée napoléonienne, soit devenue anglaise, on ne parle dans ses rues qu'un français créole privé du roulement des durs R ; notre beau langage ainsi

entendu dans ces bouches enfantines a beaucoup d'attraits, avec sa nonchalance qui produit à l'oreille comme une mélodie ; — il y a aussi les dialectes des terres environnantes et même lointaines ; — le Mozambique, en sa longue robe de couleur toujours délicate, un petit chapeau de pailles bariolées, sans bords, sur son crâne tondu et olivâtre, côtoie le Malabar, plus bronzé ; le patient et laborieux Chinois, la tresse fine de ses cheveux nattés enroulée autour de sa tête, passe rapidement, en ses habits nationaux, toujours affairé, sans remarquer la jolie mulâtresse au madras coloré, à la large jupe blanche empesée lui faisant comme une crinoline, et qui sourit si bienveillamment, comme un encouragement amical devant aider le premier mot de connaissance.

Périodiquement, à l'aller comme au retour, les navires d'Océanie y font un arrêt de quelques heures pour remplir leurs soutes de charbon. De là on gagne, par la correspondance, Nossi-Bé, Diégo-Suarez et Sainte-Marie de Madagascar, puis la Réunion et enfin Maurice, notre ancienne Ile de France.

Créoles et noirs attendent impatiemment ces arrivées de bateaux. Sitôt que les sémaphores en ont signalé un à l'horizon, des multitudes de barques cinglent vers lui ; et quand le géant noir arrête son hélice, des grappes d'hommes aux habits bigarrés s'accrochent à ses flancs, escaladant les bastingages, prenant d'assaut le pont, qu'ils encombrement en un clin d'œil de leurs si amusantes marchandises : gousses brunâtres de la vanille odorante ; balles d'un café aussi estimé que le plus aromatique moka ; coquillages bizarres aux tons délicats, ou bien ce fruit double, curieux, appelé coco de mer, et que tout le monde se procure pour sa forme humaine ; d'adorables négrillons tiennent comme des palmes des branches couvertes de ces mouches extraordinaires, vertes comme la tendre laitue ; on prétend ici que ces mouches-plantes naissent d'un arbuste seulement, et que c'est seulement lorsque la feuille a atteint son complet

VIII 36







développement que la tige qui la rattache à elle se sèche, alors au lieu de tomber sur le sol, elle s'envole, devenue animal, insecte.

Les passagers sont pressés de descendre à terre ; aussi s'empressent-ils rapidement dans les légers canots ; c'est que vraiment, vue d'ici, Mahé offre un coup d'œil enchanteur : la baie, vaste, est entourée d'îlots dont les berges en pentes douces viennent baigner dans l'eau leur sable éblouissant et doré ; jusqu'aux pieds des flots la végétation arrive, abritant sous ses ramures les cases propres ; dans le centre de la rade, une masse plus imposante dresse ses pics altiers dans le ciel ; sur leurs parois, de place en place, des parties pelées laissent passer des roches pourprées comme feuilles de vigne à l'automne. Au fur et à mesure que les embarcations, sur les flots de lapis-lazuli peuplés de nombreux requins à la nageoire dorsale visible à leur surface, rallient la terre, les détails se distinguent plus nettement : une route blanche borde le littoral à gauche de la ville ; elle est parsemée de cottages riants qui sont couverts de fleurs ; après avoir côtoyé le parc aux tortues, dont la chair remplace ici la viande de boucherie, elle s'enfonce hardiment dans l'intérieur.

C'est seulement en débarquant que ce qui forme la ville est alors aperçu : d'abord un fouillis d'immenses, d'arabes bambous aux feuilles de dentelle s'entremêlant, puis, entre leurs troncs et leurs branches, les petites maisonnettes, d'un seul étage, dont les rez-de-chaussée forment boutiques.

Que de races d'hommes différentes entassées là, qui regardent d'un œil simplement curieux, plutôt même affectueux, souriant, que quémandeur et importun. — Pas de ces mendiants aux membres amputés, à l'aspect repoussant, qui tendent une main cupide ; on coule ici des jours heureux, pareils à ceux de nos ancêtres de l'âge d'or, sous un ciel toujours clément ; à part quelques orages, d'une violence extrême alors, et qui éclatent en

tourmentes, ou quelques jours d'une chaleur vraiment exagérée où il est impossible de se mouvoir, le temps est toujours serein ; la terre rend au centuple, et presque sans culture, les grains que le laboureur sème dans son champ.

Cette peuplade gaie, qui vit de rien, a cependant un désir : manger de ces poires dorées, de ces pommes rondes et pleines d'un jus exquis, ou ces scarlates fraises, qui ne viennent dignement que dans des contrées moins chaudes ; là se bornent leurs envies. Tout comme sous sa froide latitude, l'homme du Nord lui aussi, qui ne connaît pas la douceur de ces pays heureux, aspire à ces bananes onctueuses, ces mangues transparentes, à ces

« cœurs de bœuf » mangés à la cuillerée, si communs ici, et dont il a ouï parler seulement en des livres écrits sur ces pays fabuleux.

Un de ces jours d'escale, un passager, vêtu de ces vêtements blancs en cotonnade légère adoptés par les gens qui vivent dans les colonies, la figure ombragée d'un chapeau de paille autour duquel une écharpe de soie s'enroulait pour pro-







téger sa tête des rayons d'un soleil trop ardent, descendait le raide escalier de l'Armand-Béhic et s'asseyait près du patron de la Belle-Henriette. A son costume, on aurait pu le croire un habitant de ces parages ; mais lorsqu'il relevait son visage, il montrait un teint pâle. Quoique ses yeux fussent vifs et ardents, on n'y reconnaissait pas le regard si velouté du créole indolent ; sa barbe fournie révélait une naissance septentrionale. Après avoir visité la ville longuement, tous ces magasins qui renferment un amoncellement d'objets les plus hétéroclites, il prit le chemin sur lequel est bâtie la maison de la Princesse, et tout en cueillant un bouquet des hibiscus sanglants poussant en haie serrée le long de la route, il s'enfonça droit dans la montagne.

Depuis longtemps il marchait, pénétré de ce parfum étrange propre seulement aux pays exotiques, et s'était égaré sur les pentes escarpées du morne chevelu, à l'heure où le soleil, moins haut à l'horizon, fait s'allonger sur le sol les ombres des arbres. Le vent fraîchissait ; les hauts cocotiers remuaient légèrement leurs longues palmes retombantes, les entrechoquant de bruits métalliques ; autour de leurs fûts, lisses comme du marbre gris, s'enroulaient en festons les légers réglisses dont les gousses, vraies petites mains brunes, s'ouvraient largement pour laisser tomber sur le sol fécond leurs graines rouges pareilles à du corail piqué d'un point noir ; entre les citronniers, les orangers aux senteurs pénétrantes, le giroflier montrait son faite conique, chargé des minuscules calices roses de ses clous aromatiques. Parfois, en échappée, la tête du mont s'apercevait, où des nuages s'accumulaient en flocons serrés lui faisant une coiffure ouatée, et la foudre, subitement, éclata dans les airs en bruyants coups secs, répétés avec sonorité par les échos, et qui déchiraient les oreilles...

Au même instant, un bruit de rires argentins.... ; l'étranger vêtu de blanc s'y dirige à travers le feuillage, et tombe au milieu d'une bande joyeuse qui, dans un clair ruisseau, gaiement s'ébattait ; l'eau, en tombant de roc en roc, formait, dans une anfractuosité, une cuvette, vraie piscine naturelle. Il allait, bien à regret, hélas ! se retirer, lorsque toutes les féminines bouches souriantes le rappelèrent si aimablement qu'il revint sur ses pas et, charmé de tout ce spectacle inattendu, s'en régala la vue : O mœurs charmantes du plus joyeux des peuples, comme celles du paganisme vous êtes pleines du charme des primitifs si chers aux artistes !

Invité si gentiment à prendre part lui-même à cette partie nautique, le jeune voyageur se dévêtit rapidement et se plongea dans l'onde fraîche ; et certes il n'était pas à plaindre, à ce moment précis de son existence, entouré de belles filles d'ébène aux formes impeccables, qui riaient d'une joie si contagieuse que le sourire aussi le gagnait.

Combien ce bain adorable dura-t-il ? Les minutes passent

rapidement lorsqu'on est dans la joie et sont lentes à s'écouler quand la tristesse envahit le cœur ; le ruisseau était frais, l'air chaud et embaumé ; le ciel, redevenu serein, laissait entrevoir sa voûte azurée entre les arbres dont les feuilles rigides ne remuaient plus sous le vent précurseur des orages ; le calme était dans la nature, — même en lui. Peu à peu cependant le soleil déclinait, et bientôt son disque de métal en fusion disparaissait dans l'Océan ; les ombres du crépuscule, si court sous l'Equateur, commençaient à descendre.... Enfin, car toute joie finit, le signal du départ fut donné, et comme une volée d'oiseaux qui longtemps a picoré la même place, s'envole en de bruyants coups d'aile, la bande s'éclipsa soudain, l'eau s'égouttant de leur corps de marbre noir, à l'exception de Mademoiselle Ose (Rose), c'est ainsi que l'avaient appelée ses compagnes. Elle avait des yeux luisants et doux baignés dans un émail resplendissant, de longs cheveux bouclés, un nez agréable, presque aquilin, et une bouche avenante....

Quelques minutes après, tous deux, elle et le voyageur pénétraient dans une case faite de roseaux, couverte de branchages ; une table dressée étalait des oranges, des limons aux écorces luisantes ; dans ses vêtements légers, la brune amphitryonne faisait très aimablement les honneurs de son petit « home », si propre, si coquet en sa simplicité, attentive aux moindres désirs de son hôte, devenu mélancolique subitement. Était-ce une mer de transparente émeraude clapotant doucement sur la grève, ou bien dans le ciel assombri une étoile, puis une autre, apparaissant pâles d'abord, mais bientôt luisantes et bienveillantes (tels dans une sombre église les cierges un à un s'allument et forment bientôt un tout resplendissant) qui le firent triste et songeur ? C'était cependant une nuit propice, qui semblait dire : aimez, sur vous j'étendrai mes voiles.... Étonnée, l'adolescente regardait l'étrange visiteur, si singulièrement distrait ; mais pourtant elle devine, la naïve enfant, que si le corps du jeune homme était là, visible pour elle, sa pensée était absente, voyageant au loin en des pays du globe qui produisent les femmes pâles, à la peau éclatante, pouvant rivaliser avec le plus pur ivoire, et dont les yeux ont la couleur de l'anémone azur quand, aux primes tiédeurs, Floréal des neiges fait couler sur les monts les pleurs de cristal, permettant aux corolles de s'ouvrir largement aux brises printanières.

Alors bien à regret, avec un gros soupir, voyant sur le front soucieux de son ami d'un jour deux plis profonds se creuser immuablement, un à un, la noire amoureuse laissa tomber ses clairs vêtements et gagna sa couche solitaire.

Si elle n'avait pas compris pourquoi l'étranger, dont la figure s'était un instant éclairée en contemplant sa beauté, était maintenant si indifférent, elle n'eût plus de doute en l'entendant murmurer ces mots : « Des lacs profondément encaissés entre





les blanches Alpes, vous avez la couleur et la clarté; sur leurs nappes azurées il est permis à la coquette libellule de s'y jouer de s'y mirer; lui-même, le présomptueux, l'épais scarabée au vol bourdonnant et tapageur, ne craint pas de s'y aventurer, et quand ses ailes fatiguées ne peuvent plus supporter le poids de son corps difforme, il tombe et se noie dans votre transparence, et vos eaux ne se retirent pas, ne craignant pas cette souillure;

mais quand moi, je veux plonger mon regard dans vos yeux bleus, leurs paupières se baissent, les voilent, ayant l'air de dire : « voyons, finissez ! » Alors elle comprit qu'il aimait mais n'était pas payé de retour.

Il faisait nuit depuis longtemps; la petite chambrette était pleine d'une couleur laiteuse diaphane quand l'étrange jeune homme se réveilla de sa torpeur, de l'engourdissement produit par ses rêves.

Tout étonné, il regarda autour de lui, ne comprenant pas, ne reconnaissant rien des objets qui l'entouraient. Au fond, quelque chose d'inaïperçu tout d'abord se révélait maintenant distinctement : un lit blanc, entouré de draperies. Un léger souffle rythmé pareil à une faible brise, en sortait, et, au travers la tranquille moustiquaire, dans une forme pleine d'abandon, nonchalamment étendue, sa chevelure répandue sur sa gorge ferme, un bras relevé sous la tête dont la bouche montrait un doux sourire, de rêve sans doute, et laissait deviner plutôt que voir, mais peu, si peu, la nacre humide de ses dents, il reconnut la baigneuse de la veille. Apercevant, dans le fin tissu blanc qui mettait une barrière entre la dormeuse et les nocturnes insectes, une maille rompue par où le minuscule moustique pourrait passer, la réveiller, et l'empêcher de sourire, l'inconnu mélancolique prit dans un bouquet une fleur très odorante sur laquelle il mit un baiser, et comme de ses doigts il cherchait une chose quelconque pour l'attacher, ils rencontrèrent une épingle avec une fine perle au bout, piquée dans sa cravate, il s'en servit pour faire tenir le tout; alors doucement, sur la pointe du pied, il s'en alla.

« Dors longtemps ainsi, enfant de la chaude Afrique, passe tes jours à rire, tes nuits à sourire dans tes rêves; quand demain les rayons dorés du soleil levant viendront baiser tes paupières closes et les forcer à s'entr'ouvrir sous leur chaude caresse, tu verras de suite une fleur mise à ton voile nocturne; dans le subit réveil tu ne comprendras pas tout d'abord quelle main l'a plantée là, mais en voyant briller autour de sa tige cassée le petit bijou, la perle fine, tu te rappelleras l'avoir vu au cou du pâle inconnu né sous le climat froid de l'Europe, si différent de ton beau pays, qui produit cependant des beautés noires au regard velouté, mais dont les yeux ne sont pas faits de la douce violette, comme les seuls qu'il aime aujourd'hui. »

EUGÈNE GIRARDIN.

(Illustrations de Eugène Girardin.)





## *Paysage de Nuit*

*C'est un dimanche soir. — Un large clair de lune  
Étale son argent sur la grève et la dune.*

*La mer baisse... On entend comme un orgue lointain  
Dans la rumeur du flot qui jamais ne s'éteint.*

*Sous le rayonnement de cette nuit paisible  
L'œil perçoit jusqu'aux bords de l'horizon visible :*

*Les vieux ormes tordus, les saules sur deux rangs,  
Qui des ruisseaux marins contemplant les courants,*

*Ni barques, ni pêcheurs sur les eaux de la Manche,  
Car tous les gens de mer honorent le dimanche.*

*Dans le marais voisin encor mal endormi,  
Un ruminant couché rouvre l'œil à demi.*

*Il a cru voir le jour... La tête se relève  
Puis tombe... il se rendort en poursuivant son rêve.*

*Sur la grève apparaît nettement de profil  
Un personnage errant... tout seul... Où donc va-t-il?*

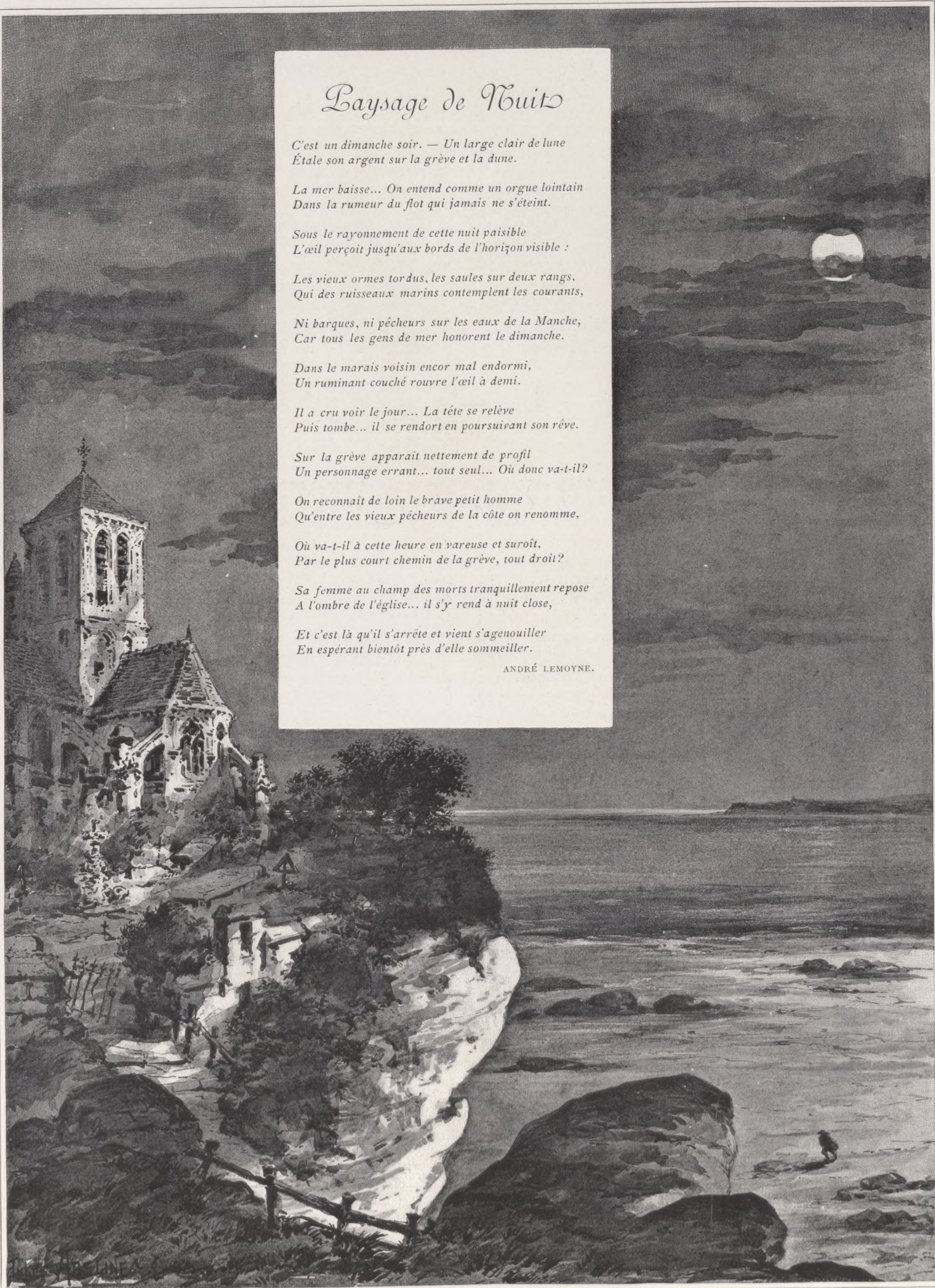
*On reconnaît de loin le brave petit homme  
Qu'entre les vieux pêcheurs de la côte on renomme,*

*Où va-t-il à cette heure en vareuse et suroît,  
Par le plus court chemin de la grève, tout droit?*

*Sa femme au champ des morts tranquillement repose  
A l'ombre de l'église... il s'y rend à nuit close,*

*Et c'est là qu'il s'arrête et vient s'agenouiller  
En espérant bientôt près d'elle sommeiller.*

ANDRÉ LEMOYNE.







# La Communication Interplanétaire

PAR J.-H. ROSNY

L'ESPACE a parlé ! L'aventure la plus saisissante de toutes les sublimes aventures des Temps, rattache l'Humanité à l'Intelligence universelle. La vie de notre planète n'est plus solitaire — elle entre d'hier dans le domaine sidéral — elle a reçu, elle a lu, elle a compris, le message inscrit sur le flanc de la planète Mars. Ce n'est plus simplement une phase neuve de l'évolution terrestre, c'est la fraternité de l'abîme, l'arcane vital révélé au-dessus des lois astronomiques. C'est la voix, loi des mondes, chantant le premier verset des révélations cosmiques, de la Bible de l'Infini. Ah ! n'apportera-t-elle pas à tous, cette voix profonde, le temporaire oubli des bassesses, la délicieuse exaltation du sublime ? Où donc celui qui demeurera insensible, le déchu qui ne sentira pas l'Aura Sacrée, le trouble divin, qui n'apprendra pas avec tremblement la Grande Nouvelle qui le fait citoyen du Ciel ?

Où, l'Espace a parlé, et d'une façon tout imprévue, car ce n'est point la Lumière qui a porté la grande nouvelle, du moins n'est-ce pas la gamme limitée des vibrations que nous nommons Lumière. Ce n'est point non plus *notre* Magnétisme ni *notre* Electricité. Mais c'est, d'ailleurs, un phénomène de même ordre.

Aucun de nos lecteurs n'ignore qu'au delà des rayons lumineux que décompose un prisme, il est des rayons invisibles, dont l'existence a été constatée par leur action chimique sur certaines substances (action chimique et aussi physique, comme dans tels phénomènes de fluorescence par exemple.) Or, M. Calmagne, un grand savant lillois, grâce à un nouveau corps simple, le Lillium, a démontré en 1891 que la gamme des rayons s'étendait bien plus loin encore qu'on ne le croyait. A l'aide d'un deuxième corps, composé cette fois, le lillium d'hydrogène, il parvint à obtenir des épreuves photographiques, de couleur rougeâtre, qui n'étaient produites que par des rayons très au delà du violet. A la suite de cette découverte, M. Calmagne construisit des lentilles de lillium qui réfractent les rayons lilliques, comme les lentilles de verre ou de cristal réfractent les rayons lumineux. On conçoit que l'étude des propriétés de ces lentilles le conduisit à tenter quelques investigations astronomiques. Il trouva un collaborateur en M. Vermant, célèbre astronome de Cambrai, à qui l'on doit des découvertes originales sur la constitution des nébuleuses. Avec des télescopes au lillium, joints aux télescopes ordinaires, MM. Calmagne et Vermant purent élucider quelques questions obscures. Jusqu'ici leurs observations ont surtout porté sur le Soleil, la Lune, Jupiter et Mars. C'est relativement à cette dernière planète qu'ils viennent de publier l'émouvant mémoire qui, pour la première fois, apporte un fait positif sur la question des communications de planète à planète. En voici les passages essentiels, rédigés par M. Calmagne :

« ... Durant toute cette quinzaine, nous nous sommes occupés de prendre des photographies de Mars, tant des photographies ordinaires, que des photographies sur lillium d'hydrogène. Ces dernières ne nous satisfaisaient pas. Elles étaient beaucoup plus pâles, plus indécises, que les photographies ordinaires, fait d'autant plus remarquable que les photographies

solaires et lunaires, quoique présentant des divergences, sont sensiblement aussi nettes sur lillium que sur gélatinobromure.

« Pour nous convaincre que l'état de l'atmosphère y était étranger, nous reprîmes quelques images comparatives du croissant de la Lune pendant la nuit, puis du Soleil à différentes heures. L'expérience démontra que nous devions écarter l'idée d'une influence atmosphérique. Nous conclûmes que, pour une cause quelconque, Mars réfléchit moins de rayons lilliques que de rayons lumineux et ultraviolets. Ce fait nous frappa beaucoup et nous fit, pressentir quelque découverte. Nous examinâmes les photographies au lillium avec un soin rigoureux. Comme je suis très myope, je remarquai, en regardant les épreuves de très près, quelques points, ou linéaments, d'un rouge sensiblement plus prononcé que le reste de la carte Martienne. « Nous soumîmes ces points à l'analyse microscopique. Avec un grossissement de trois cents diamètres, nous vîmes des figures confuses, et qui n'avaient leur équivalent sur aucune carte connue. Curieux d'élucider cette anomalie, nous nous rendîmes le lendemain matin à Bex, d'où nous télégraphiâmes à Genève, afin d'obtenir un microscope grossissant à six cents diamètres.

« L'envoi ne nous parvint pas ce jour-là. Comme la nuit suivante fut exceptionnellement sereine, nous en profitâmes pour prendre avec la plus grande minutie quelques photographies nouvelles, tant au lillium qu'autrement. Examinées, ces épreuves confirmèrent nos premières expériences et laissèrent peu de doute sur la découverte de quelque particularité inconnue.

« Nous passâmes la journée dans l'impatience, nous communiquant nos conjectures, et ce n'est que dans l'après-midi qu'un messenger nous apporta la nouvelle que le microscope parviendrait à Bex vers six heures. Nous redescendîmes au village et nous y trouvâmes le précieux instrument. J'avais apporté avec moi deux épreuves au lillium que nous examinâmes. Les figures apparurent grandies, mais encore trop vagues pour les pouvoir définir ; j'en fus particulièrement affecté. M. Vermant me fit alors remarquer que, malgré nos soins, les épreuves étaient déjà un peu défraîchies. Cette observation me rendit du courage et nous retournâmes pleins d'ardeur à notre observatoire. « La nuit fut encore plus belle, plus pure, plus diaphane, que la précédente. Pas un nuage au ciel, pas une vapeur sur la montagne. Il y descendait une grâce infinie ; il semblait que le firmament fût plus proche, que la terre baignât dans les étoiles. Mars, près du Zénith, resplendissait magnifiquement comme un rubis pâle.

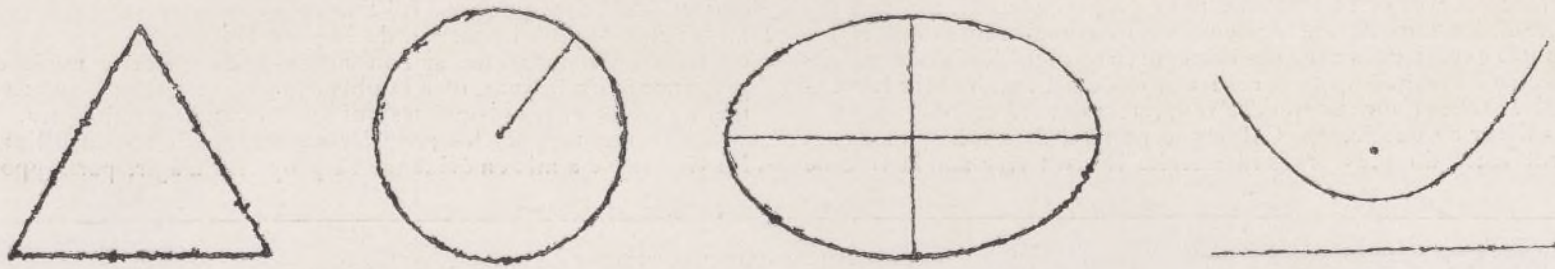
« Nous attendîmes le coucher du croissant de la lune pour commencer nos opérations. J'étais réellement très ému, au point de perdre un peu de mon adresse ordinaire d'expérimentateur. M. Vermant dut m'encourager et me rappeler au sang-froid.

« Il était onze heures environ quand nous finîmes de prendre les épreuves. Nous nous retirâmes à l'intérieur de l'observatoire, et, ayant tout disposé avec la plus entière minutie, nous projetâmes notre petite lumière électrique sur le champ de l'image soumis à l'examen. Notre étonnement, notre émotion furent extraordinaires. Certes, nous espérions quelque découverte, mais celle que la fortune nous offrait dépassait toutes nos prévisions, toutes nos espérances. Ce n'était rien moins que la merveille



de quatre figures géométriques, disposées comme ci-dessous :  
 « Je fus pris d'un tremblement nerveux. M. Vermant, immobile d'abord, pâle et fasciné, ne put retenir ses larmes. A peine si nous eûmes la force de balbutier quelques paroles — et cepen-

dant nous voulûmes tout de suite collationner nos observations sur une seconde photographie. Cette contre-épreuve fut décisive ; elle ne laissa aucun doute sur la portée de la découverte : les mêmes signes se retracèrent sans équivoque possible. Le



hasard nous livrait le secret de la vie interplanétaire, le fait le plus émouvant, le plus grandiose, de l'histoire de la science.

« M. Vermant fut alors la proie d'une excitation analogue à celle d'Archimède et de M. Graham Bell : il sanglota comme un enfant, il m'étreignit nerveusement, et mon émotion était au moins égale à la sienne. Nous eûmes pourtant assez de sang-froid pour prendre de nouvelles photographies au lillium et pour les mettre en sûreté dans des boîtes de quartz (1), puis nous nous abandonnâmes à de passionnantes causeries...

« Je me souviendrai éternellement des heures que nous passâmes devant notre petit observatoire. Malgré la pureté merveilleuse du ciel, l'atmosphère demeurait tiède. On entrevoyait les cimes dans une lueur cendrée ; un silence infini solennisait l'ombre ; l'odeur des fleurs d'été s'évapourait pénétrante, et nous regardions la Planète rouge, notre beau Mars, décliner vers l'Occident parmi les fines constellations des nuits d'été.

« Donc, nous disions-nous, les habitants de Mars ont pris les devants sur les habitants de la Terre pour établir des communications interplanétaires, et ils ont débuté, comme un grand nombre de savants l'ont pressenti, par des signaux puisés à la plus simple, à la plus rigoureuse des sciences.

« Et pour qu'il ne pût y avoir aucun doute sur la nature de leurs signes, ils ont tracé quatre figures caractéristiques dans le même ordre où nos géomètres les eussent tracées : le triangle, le cercle (avec l'indication du rayon), l'ellipse (avec l'indication du grand axe, du petit axe et des foyers), la parabole (avec

l'indication du foyer, de la directrice et de l'axe de symétrie).

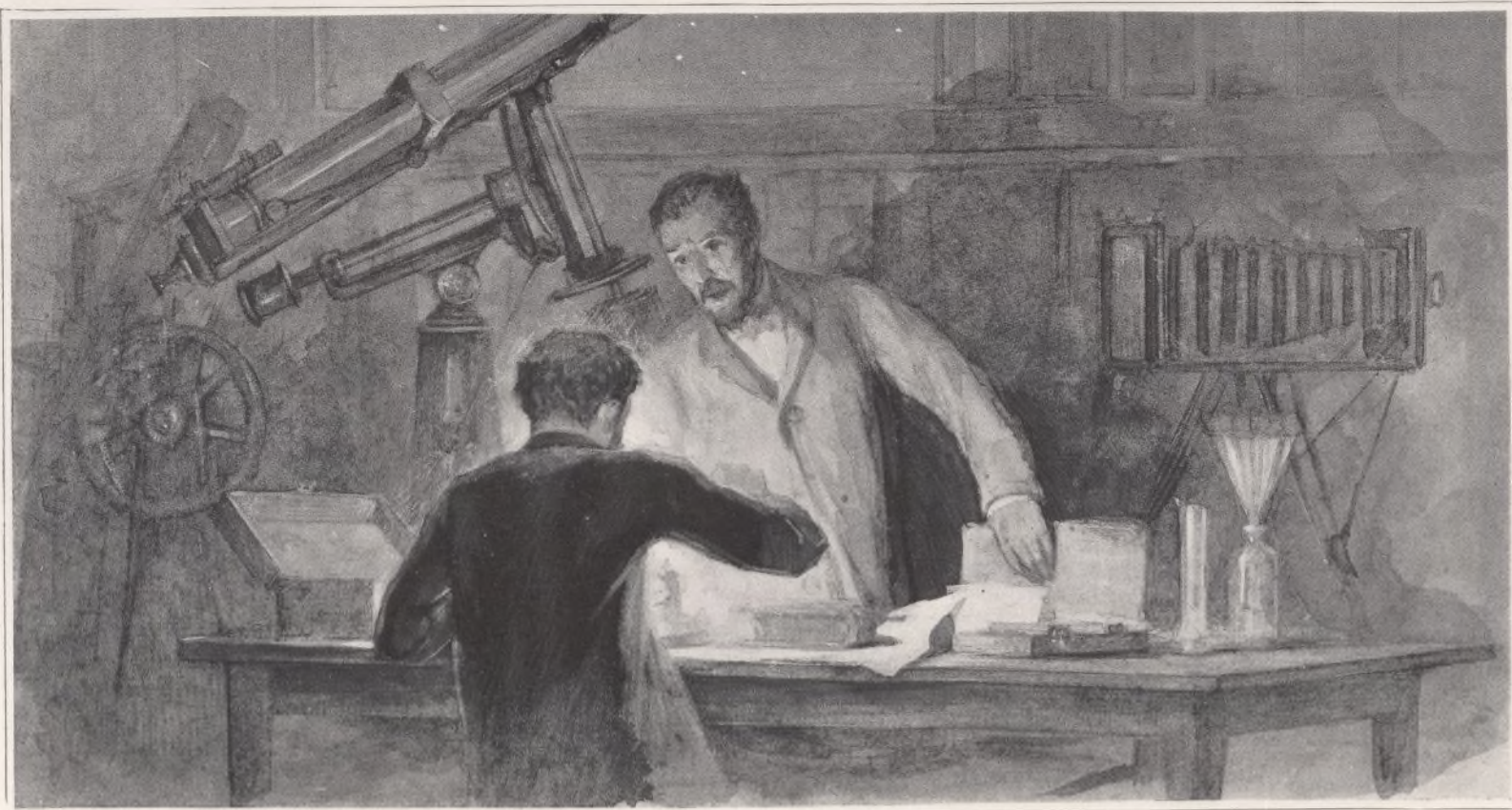
« Seulement, au lieu de déterminer leurs signaux par des feux visibles à nos yeux, ils les ont déterminés par des feux où dominent les rayons lilliques que nos yeux ne peuvent percevoir.

« Faut-il en conclure que les habitants de Mars ont les organes de la vue constitués de manière à n'utiliser que les rayons qui agissent sur le lillium d'hydrogène ? ou bien, leur vision embrasse-t-elle un registre de rayons lumineux plus étendu que le nôtre ? « Dans la première hypothèse, on s'explique tout de suite qu'ils n'aient pu songer qu'à allumer des signaux visibles pour eux-mêmes. Et dans ce cas, il demeure toutefois étonnant que le hasard ait voulu que Mars ne donne qu'une faible épreuve photographique au lillium, alors que ses habitants utilisent des feux aussi intenses. C'est à peu près comme si la terre ne renvoyait qu'une faible image à travers l'espace, image sur laquelle trancheraient vivement de grands signaux de nos lumières.

« Dans la deuxième hypothèse, on pourrait penser qu'ils ont calculé, observé ou imaginé que les signaux lumineux de notre prisme ne pourraient jamais nous arriver, tandis que les rayons qui impressionnent le lillium traverseraient mieux l'espace.

« Peut-être, aussi, ont-ils de siècle en siècle, de millénaire en millénaire, essayé différentes radiations, ou bien ont-ils choisi les rayons lilliques précisément parce qu'ils ont le pouvoir de les faire plus éclatants que ceux réfléchis par leur planète.

« Bien d'autres problèmes sont soulevés par notre découverte. Nous passâmes la nuit presque entière à les développer. La vie



nous semblait neuve dans un monde neuf, pleine d'une jeunesse merveilleuse, d'une béatitude, d'une fraternité infinies. De temps en temps, l'un de nous regardait à travers le télescope. Que ce regard différerait de ceux que nous y jetions alors que nous manquait la certitude des analogies entre les êtres séparés par l'immensité ! Nous songions à l'avenir, à tout ce que le hasard de cette nuit contient en germe. Qui mesurera l'activité qu'il va donner à la recherche et à la volonté humaine, le renouveau de confiance et d'optimisme ? Qui affirmera qu'une ère de foi nouvelle ne va pas s'ouvrir pour l'homme, et si, aux aspirations qui se cristallisèrent en cultes, ne va pas répondre enfin une affirmation positive ? Ce qu'on peut croire sans témérité, c'est que la science, la philosophie, la sociologie, développeront forcément

(1) Sur l'imperméabilité du quartz aux radiations lilliques, voir la note explicative à la fin de l'article.

des notions aujourd'hui embryonnaires, c'est que l'enthousiasme de cette réalisation créera de vastes courants de force neuve dans la vie de notre planète. De ce seul fait : « l'homme se connaît un frère « dans l'Espace », comment ne dériverait-il pas d'invincibles facultés de renaissance pour l'Humanité ! »

« JACQUES CALMAGNE. »

Pour ceux de nos lecteurs que cela peut intéresser, nous donnons ci-dessous un aperçu sommaire des curieuses découvertes qui ont permis de photographier les signaux de Mars :

C'est en février 1891 que M. Jacques Calmagne, de Lille, trouva le lillium. Le lillium est un corps simple, le moins pesant des solides. Son poids spécifique est le dixième environ de celui de l'eau. Il cristallise à dix degrés et demi dans l'azote raréfié à 0mm53. Une fois cristallisé il est inattaquable aux températures et aux pressions normales. Ses propriétés sont des plus

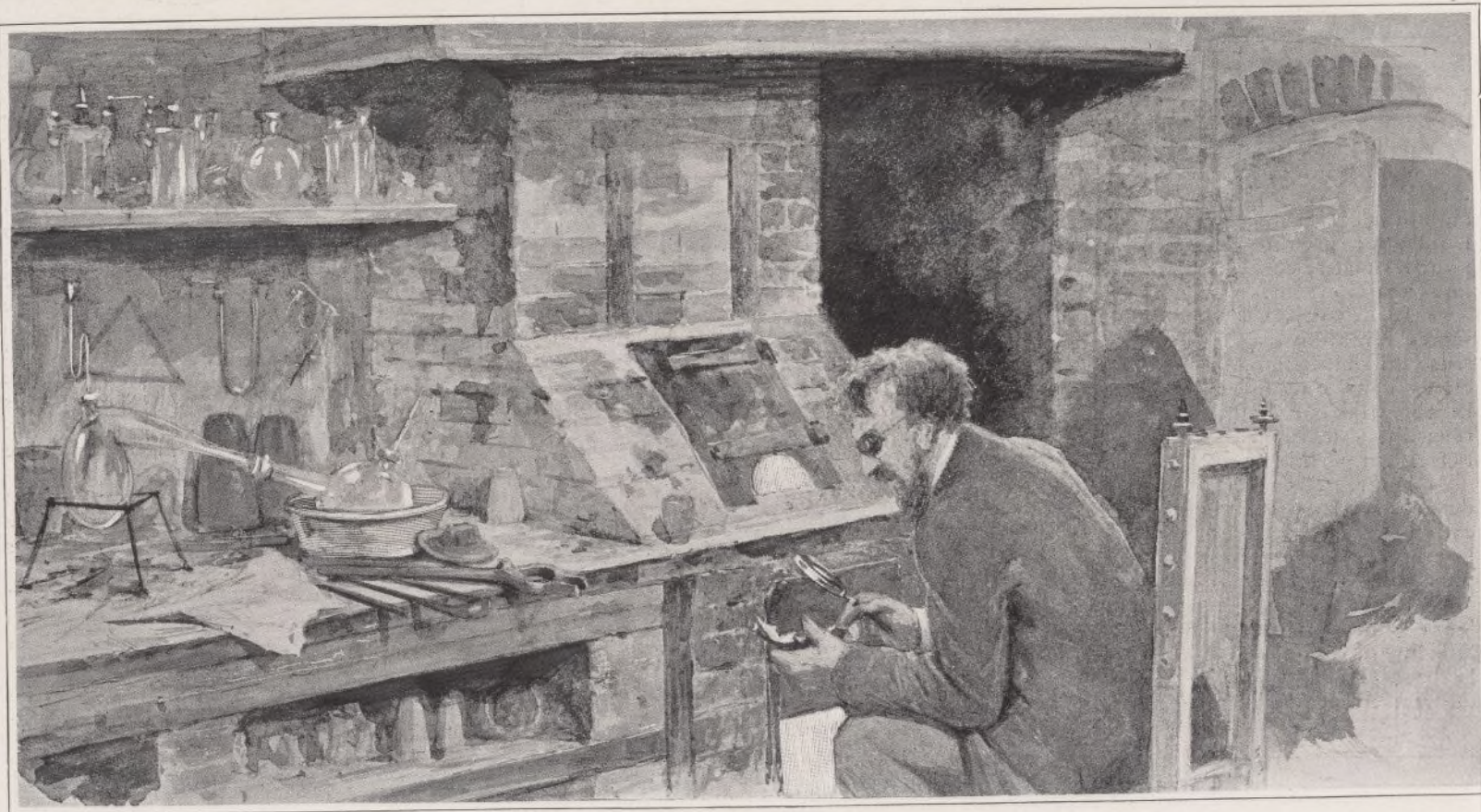


curieuses, ainsi c'est un diamagnétique infiniment plus sensible que tous les diamagnétiques connus. Il est au moins six fois plus sensible, comme tel, que le fer comme paramagnétique; il complète merveilleusement nos moyens d'investigation électro-magnétiques. Jusqu'à présent, M. Calmagne s'est énergiquement refusé à dévoiler sa méthode pour préparer le lillium, mais il a consenti à faire devant des confrères de nombreuses et surprenantes expériences avec ses barreaux, ses aiguilles, ses appareils électro-diamagnétiques et ses lentilles de lillium. Toutes les tentatives faites pour surprendre ses secrets ont été vaines : avant de les livrer au public, M. Calmagne prétend déterminer quelques problèmes du plus profond intérêt. Il croit être sur la voie de

forces nouvelles où, plus proprement, de nouveaux districts de la Force : ses découvertes justifient abondamment ces espérances.

Vers le commencement de 1892, M. Calmagne communiqua la découverte qui devait le conduire à sa surprenante aventure planétaire. Cette découverte était par elle-même infiniment intéressante. Disons qu'elle a été l'objet du compte rendu le plus minutieux, le plus impartial, de la part des savants invités à la contrôler, de sorte que, si l'on continue d'ignorer le mode de préparation du lillium, on a la plus rigoureuse certitude relative à celles de ses propriétés qui ont été rendues publiques.

Brièvement, après les propriétés diamagnétiques du lillium, M. Calmagne a mis en évidence sa propriété d'agir, par rapport



à des radiations jusqu'alors inconnues, exactement comme le verre, le cristal, etc... agissent par rapport aux radiations lumineuses. En d'autres termes, le lillium, taillé en plaque, en prisme ou en lentille, tout en refusant le passage aux rayons lumineux, calorifiques, ou même aux rayons dits chimiques, révèle l'existence de radiations très au delà des radiations ultra-violettes.

Pour être tout à fait clair vis-à-vis de la partie du public non initiée nous dirons que le lillium a démontré (ce qui jusqu'à présent ne pouvait qu'être une hasardeuse hypothèse) a démontré qu'il y a des radiations beaucoup plus fines que celle qu'aperçoit notre œil où que signalent certaines réactions chimiques.

Comment donc M. Calmagne constata-t-il l'existence de ces radiations ? Par une série d'expériences simples et décisives, entreprises à la suite de la découverte d'un composé du lillium, le lillure d'hydrogène. Le lillure d'hydrogène, comme son nom l'indique, résulte de la combinaison de l'hydrogène et du lillium. C'est un solide amorphe, d'un blanc légèrement violacé, visqueux, ne se combinant à froid avec aucun corps connu. Exposé au soleil, à l'air libre, il prend une teinte rougeâtre, exhale une odeur désagréable et se dissocie lentement. Il se conserve assez bien dans l'obscurité, au moins dans la généralité des cas. Pressé entre deux plaques de quartz, une lame mince de lillium ne subit aucune altération pendant un temps indéfini et garde sa teinte caractéristique... Voici maintenant la série des expériences dont M. Calmagne déduisit l'existence des vibrations lilliques :

Nous avons dit qu'exposé au soleil, à l'air libre, le lillure d'hydrogène se colorait en rouge et se dissociait graduellement, tandis qu'il gardait plus ou moins longtemps sa teinte violacée dans l'obscurité. Afin de déterminer exactement l'influence de la lumière sur le phénomène, M. Calmagne exposa successivement le lillure aux différents rayons du spectre. Il opérait dans la chambre noire, soit avec de la lumière réfractée par le prisme et dont il ne laissait passer que les rayons appropriés, soit avec de la lumière émise à travers des verres colorés. Dans l'un ni dans l'autre cas, les échantillons de lillure ne changèrent de teinte. L'expérimentateur laissa entrer un rayon de lumière naturelle à travers la fente de la chambre obscure : le lillure prit rapidement une teinte rouge. Étonné, M. Calmagne, interposa une lentille achromatique : le lillure demeura intact. Il devenait évident « que le verre empêchait l'effet de la lumière ». Mais comment et pourquoi ? C'est ce qu'il fallait déterminer.

M. Calmagne interposa divers échantillons de corps transparents ou translucides entre le lillure en expérience et la lumière : quartz, spath d'Islande, mica, zircon, tourmaline, etc..., donnèrent des résultats identiques : le lillure demeurait intact.

L'interposition de corps opaques donna quelques résultats

contraires, mais peu perceptibles, dont le plus remarquable se produisit avec la gutta-percha : le lillure se colora faiblement après une exposition de dix heures. Il fut d'ailleurs vérifié que le phénomène n'était pas dû à l'échauffement de la gutta-percha, ni à quelque influence particulière de ce corps sur le lillure.

Donc, certains corps opaques transmettaient jusqu'à un certain point une action solaire que les corps solides transparents arrêtaient. L'idée vint alors à M. Calmagne d'essayer quelques corps très diathermanes, et surtout le sel gemme et la sylvine : l'effet fut nul. Immersé dans un liquide fortement éclairé, le lillure se teignit faiblement et lentement. On tenta enfin l'interposition du lillium. Les effets furent surprenants.

Dès les premières secondes de l'expérience, le lillure d'hydrogène prit la teinte rouge caractéristique avec sensiblement la même intensité qu'à l'air libre. Une autre expérience démontra qu'une plaque de lillure, quoique entourée de lillium, demeure intacte si l'enveloppe de lillium est à son tour enclose de quartz. Pour donner à cette expérience un caractère décisif, le savant lillois laissa de l'air en contact avec le lillure, puis avec le lillium, finalement avec tous les deux, « l'ensemble de l'appareil demeurant enclos de quartz ou d'un autre corps solide transparent » ; le lillure demeura intact. Dès lors, l'idée s'imposait irrésistiblement de l'action de rayons inconnus, agissant sur le lillure soit à travers les gaz, soit à travers le lillium, soit, mais peu sensiblement, à travers quelques solides et à travers les liquides.

Cette conclusion reçut une confirmation éclatante le jour où M. Calmagne employa une lentille de lillium. Interposée entre le soleil et une plaque de lillure d'hydrogène, à une distance déterminée, après quelques tâtonnements, cette lentille centupla la rapidité de formation et décupla l'intensité de la coloration rouge. Toutefois, l'expérience amena une dissociation partielle de la plaque. Heureusement, M. Calmagne découvrit que, pressé entre des plaques de lillium, le lillure d'hydrogène ne se dissocie plus, tout en gardant sa sensibilité. Dès lors, à côté des merveilleuses découvertes électro-diamagnétiques, le savant lillois se trouvait en possession d'une science neuve, pleine d'applications prodigieuses tant pour l'investigation des phénomènes terrestres que des phénomènes sidéraux (1). Pour ces derniers, la construction de lunettes au lillium inaugura une véritable contre-partie de l'observation astronomique usuelle.

(Illustrations de Mittis.)

J.-H. ROSNY.

(1) Nous n'insistons pas ici pour expliquer à la suite de quelles délicates expériences M. Calmagne parvint à déterminer l'amplitude des radiations qui agissent sur le lillure d'hydrogène. Les explications données suffisent pour l'objet qui nous occupe.





2. — BOUTEILLE DE VOYAGE (1688).

1. — AIGUIÈRE A FOND BLEU PERSAN, DÉCORÉE EN BLANC FINE ET JAUNE-ORANGE. ATELIER DES GUSTODE (VERS 1650).

3. — BOUTEILLE DE VOYAGE A PANSE PLATE (FIN DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE).

# La Céramique Française

PAR ÉDOUARD GARNIER

## III (1)

### LA FAÏENCE

**A** PRÈS avoir indiqué les premières et infructueuses tentatives faites au XVI<sup>e</sup> siècle pour introduire en France l'industrie de la faïence, et avant de voir comment cette industrie, qui devait prendre plus tard un développement considérable, s'y est définitivement implantée, il est indispensable de dire, ce qu'est exactement la faïence.

Il y a deux sortes de faïences : la *faïence émaillée* (*majolica* des Italiens), qui est la faïence proprement dite, et la *faïence fine*, que l'on désigne plus communément sous le nom de *terre de pipe*.

La première est faite avec une argile plus ou moins colorée, recouverte d'un émail à base d'étain dont l'opacité masque entièrement la couleur de la terre; la seconde est caractérisée par une pâte blanche recouverte d'un émail vitreux transparent.

Nous reviendrons plus tard sur cette dernière faïence qui ne fit son apparition dans l'industrie de la céramique que vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle; pour le moment nous ne nous occuperons que de la véritable faïence, la *faïence émaillée*. Mais ici, et sans entrer dans les détails trop



4. — VASE A DÉCOR ORIENTAL (ATELIER DES CONRADE, VERS 1625).

techniques, il nous faut donner quelques renseignements sur la fabrication et surtout sur les différents procédés de décoration.

La fabrication des faïences, comme celle de toutes les poteries, se fait, soit par *tournage*, soit par *moulage*. Quand la pièce a reçu son façonnage définitif, on la laisse sécher et on lui fait subir une première cuisson qui lui donne assez de consistance pour que l'ouvrier émailleur, et le décorateur ensuite, puissent la prendre sans avoir à craindre qu'elle se casse entre leurs mains; elle est alors à l'état de *biscuit* et d'un ton jaunâtre, rouge ou gris, suivant la nature de la terre employée. On l'émaille ensuite, soit en l'arrosant avec de l'émail liquide puisé dans un baquet que l'on agite sans cesse afin que l'émail soit toujours en suspension dans l'eau, soit en la trempant entièrement dans le baquet de façon que la terre poreuse absorbe une certaine couche d'émail

qui la couvre et l'enveloppe. Il est inutile de dire que l'émail doit toujours être composé de telle sorte qu'il puisse s'accorder avec la terre; autrement, il se produirait sous l'action du feu, des retraits, des tressaillures ou de l'écaillage. Quelle que soit sa couleur il doit toujours être opaque et masquer la couleur de la terre; c'est une des conditions de la faïence qui, sans cela, ne serait qu'une poterie vernissée.

La pièce est dite alors en *émail cru*. Suivant la nature de la décoration qu'elle doit recevoir, elle est livrée dans cet état au décorateur, ou reçoit une seconde cuisson qui cuit l'émail. On décore donc la faïence sur *émail cru* ou sur *émail cuit*. Au point de vue purement céramique, le premier procédé donne des résultats de beaucoup supérieurs au second, mais, par contre, il présente beaucoup plus de difficultés d'exécution et ne permet que l'emploi d'un nombre assez restreint de couleurs. Il exige une grande sûreté de mains et une adresse toute particulière, le décorateur devant peindre avec des couleurs lourdes, préparées à l'eau, sur une surface pulvérulente qui du premier coup *boit* la couleur, sans qu'aucune retouche soit possible.

La pièce ainsi décorée subit une cuisson assez forte pour que l'émail, entrant en fusion, s'incorpore les couleurs et leur communique son lustre, son éclat et sa richesse. Cette seconde cuisson demande le plus grand soin. Il arrive souvent, en effet, que, par suite d'un mauvais enfournement ou sous l'action d'un courant d'air, l'émail, trop fusible, coule ou se déplace, entraînant avec lui la couleur; de là les irrégularités que l'on remarque dans certaines faïences, irrégularités qui, néanmoins, si elles ne sont pas trop prononcées, ajoutent un certain charme à l'aspect général du décor qui perdrait ses qualités originales et primesautières s'il était trop sévèrement et trop froidement traité. — Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter ici que les céramistes italiens, au XVI<sup>e</sup> siècle, mélangeaient une certaine quantité de terre très blanche à leur émail qui devenait ainsi plus sec, plus dur, moins absorbant par conséquent, ce qui leur permettait de donner à leur peinture la perfection de modelé, la sûreté d'exécution et la précision de certains détails que l'on remarque dans les majoliques de cette époque. Afin de corriger la sécheresse de l'émail qui, avec cette addition, devenait une sorte d'engobe, ils mêlaient aux couleurs une matière siliceuse très fusible, nommée *marzacotto*, composée de lie brûlée et de sable, qui servait de *fondant* aux couleurs, et qui, employée également pour émailler une seconde fois les pièces après la décoration, mettait pour ainsi dire les couleurs sous une mince couche de vernis vitreux transparent qui en avivait les tons. Les potiers de Delft ont usé d'un procédé à peu près semblable aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles; l'emploi en est très visible, surtout dans les plats et les assiettes dont le dessus est absolument pur et uni, alors que le dessous est recouvert d'un émail grossier et tout piqueté.

Le second mode de décoration sur *émail cuit* ne présente pas, à beaucoup près, les mêmes difficultés, mais il exige un troisième passage au feu. Inspiré par les procédés de la décoration sur porcelaine et pour rivaliser avec cette dernière en cherchant à l'imiter, il consiste dans l'emploi de couleurs mélangées avec une matière incolore, fusible à une basse température, désignée sous

(1) Voir le *Figaro illustré*, année 1895, fascicules de juillet et de septembre.



le nom de *fondant*, qui a pour but de faire adhérer la couleur à l'émail sans que celui-ci entre de nouveau en fusion. Il permet donc l'emploi de couleurs plus variées et plus fraîches, telles que les carmins et les pourpres, qui ne pourraient pas résister à un feu un peu violent et donne à l'artiste, qui peint alors sur une surface solide, la faculté d'obtenir des finesses de dessin et de modelé qu'il lui serait impossible d'avoir sur l'émail cru; par contre, les couleurs moins glacées sont moins riches de ton et moins franches. Les faïences ainsi décorées sont connues sous le nom de faïences cuites au *feu de moufle* (1) ou au *petit feu*, par opposition aux autres qui sont dites au *grand feu*; autrefois on les appelait *faïences japonaises*.

La France a compté de nombreux ateliers qui, pendant plus d'un siècle et demi, ont été en pleine activité sur tous les points de son territoire, mais quatre principaux centres de production se sont surtout disputé le marché de la faïence, *Nevers, Rouen, Moustiers et Strasbourg*. A part quelques exceptions toutes les manufactures secondaires procèdent plus ou moins directement de ces quatre grands foyers de fabrication et les caractères qui distinguent leurs produits, le style de leur décoration, sont si nettement tranchés que, à défaut d'autre désignation, il suffit de dire genre *nivernais*, *rouennais*, de *Moustiers* ou de *Strasbourg*, pour présenter immédiatement à l'esprit tout un ensemble et tout un système de décoration.

## NEVERS

Il est bien difficile de déterminer d'une façon précise l'époque à laquelle on peut faire remonter l'introduction à Nevers de l'industrie de la faïence. Ce qui paraît certain cependant, c'est que, dès 1590, un atelier en pleine activité devait exister à Nevers puisque dans l'« Épitre dédicatoire » d'un livre aujourd'hui rarissime (2) que Gaston de Claves offrait à cette date à Louis de Gonzague, parent de Catherine de Médicis, devenu duc de Nivernais et de Rethel par son mariage avec Henriette de Clèves, fille aînée du dernier duc de Nevers, il loue ce prince d'avoir « attiré dans ses Etats des hommes habiles dans l'art de la verrerie, de la poterie et de l'émaillerie », et que, en 1592, on trouve sur les registres des paroisses où il figure comme parrain, le nom de « *Scipion Gambin* (ou *Gambini*), pothier ». Ce Gambin, appelé sans doute à Nevers par Louis de Gonzague, devait, évidemment, être parent de *Julien Gambin*, originaire de Faenza, auquel

Henri III avait concédé en 1574 l'autorisation d'établir une fabrique à Lyon (1). Ainsi s'expliquerait le style exclusivement italien, mais italien d'Urbino et de Faenza, des premières faïences nivernaises.

Dans ces faïences, en effet, les formes, le décor et l'exécution, tout rappelle les majoliques de la décadence d'Urbino, et si ce n'était l'absence de cette sur-couverte, de ce *marzacotto* dont nous avons parlé plus haut, on pourrait les prendre pour des œuvres italiennes. Comme en Italie également, les sujets dessinés en violet de manganèse, représentent toujours des scènes mythologiques, des allégories ou des faits puisés dans l'Histoire romaine ou l'Ancien Testament, et les ornements, inspirés de l'antique ainsi que presque tous ceux de l'art italien du XVI<sup>e</sup> siècle, se détachent en jaune sur fond bleu.

Nevers, à cette époque, ne devait certainement posséder qu'une seule fabrique. En 1608, on en voit apparaître une autre, fondée également par des Italiens, les *Conrade*, originaires de Savone, petite ville de la côte de Gènes renommée par ses faïences; mais avec eux la décoration change d'aspect. C'est bien toujours l'influence italienne qui domine, mais l'influence exclusive de Savone, c'est-à-dire la décoration en camaïeu bleu parfois rehaussé de manganèse (fig. 5) dont les motifs, empruntés le plus souvent aux porcelaines orientales qui commencent à être

assez communes en Europe, sont jetés, un peu au hasard, sur des formes qui restent toujours italiennes, sans ensemble et sans aucun parti pris de décoration (fig. 7); souvent aussi, sur la même pièce, des éléments italiens et des armoiries françaises sont mêlés sans scrupule avec des figures et des ornements imités des porcelaines chinoises (fig. 6). L'ancien décor polychrome à personnages subsiste encore pendant quelque temps, mais il va toujours en s'affaiblissant; le dessin est mauvais, la couleur terne et sans harmonie; on sent que l'on se trouve en présence d'élèves ou de continuateurs maladroits et prétentieux, qui luttent sans succès contre la concurrence nouvelle.

Bien qu'il lui eût été accordé pendant la minorité de Louis XIII un brevet de « faïencier de la maison du Roi », Conrade vit à son tour s'élever contre lui des manufactures rivales et dès 1632 il existait déjà quatre fabriques dont l'une, fondée par *Pierre Custode*, devait devenir bientôt le centre le plus important de la production nivernaise.

C'est vraisemblablement dans la manufacture des Custode, située rue Saint-Genest, à l'enseigne de l'*Autruche*, que furent,



5. — PETIT PLAT SIGNÉ de Conrade à Nevers (INFLUENCE ITALIENNE, COMMENCEMENT DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE).



6. — PETIT PLAT DE FORME ITALIENNE, DÉCOR SINO-JAPONAIS (COMMENCEMENT DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE).

7. — COUPE À DÉCOR PSEUDO-CHINOIS BLEU ET MANGANÈSE (VERS 1660).

8. — ASSIETTE PATRONYMIQUE (1767).

vers 1640, fabriquées ces belles faïences à fond bleu persan, d'une pureté et d'une intensité de ton qui n'ont jamais été égalées depuis, décorées en blanc fixe souvent rehaussé de jaune orangé, de fleurs, d'oiseaux (fig. 1), quelquefois aussi, mais rarement, de personnages, et qui peuvent être regardées comme les œuvres les plus parfaites qui soient sorties des ateliers de Nevers. Des essais du même genre, mais dans d'autres tonalités, entre autres en

(1) Au siècle dernier on disait au *feu de réverbère*.

(2) *Apologia Argiropæiæ et Chrysopæiæ adversus Thomam Erasmus*. — Nevers in-8° 1590.

blanc fixe rehaussé de bleu sur fond jaune, furent faits également à cette époque, mais la grande rareté de ces dernières faïences prouve qu'elles furent moins appréciées que celles à fond bleu dont on rencontre dans les musées et les collections de nombreux échantillons de formes variées, depuis les petites potiches imitées des modèles chinois, jusqu'aux grands vases décoratifs et aux aiguières d'apparat dont le musée de Cluny possède un superbe spécimen de 0<sup>m</sup>70 de hauteur, trouvé dans un des caveaux de l'Hôtel des Invalides, en 1865.

(1) Voir notre précédent article.



C'est là, évidemment, au point de vue céramique la plus belle période de la fabrication nivernaise, mais au point de vue spécial auquel nous nous plaçons dans ces études, ce n'en est pas la plus intéressante. Que ce soit l'influence italienne d'Urbino ou de Savone, l'influence chinoise ou persane (fig. 4) qui dominent, on ne voit pas encore apparaître l'art français, art certainement un peu commun à Nevers et qui manque souvent de délicatesse, mais qui a du moins le mérite d'être très imagé, très vivant, et de nous apporter comme un écho de la gaieté de nos pères.

La première manifestation du goût français se traduit sur la faïence par l'expression de l'engouement excessif, de la passion qu'avait excités, dès son apparition, le fameux roman de l'*Astrée* avec ses bergers et ses bergères dissertant gravement sur l'amour platonique aux bords enchantés du Lignon. Les vases, les coupes, les assiettes, qui conservent encore les formes italiennes, se couvrent de Céladons et de Lysidas jouant tendrement du chalumeau aux pieds de Philis ou de Dorindes qui tiennent en mains la quenouille ou la houlette, et de Sylvandres rapportant fièrement sur l'épaule un gibier tué à la lance. Tout, alors, était à l'*Astrée*, et pour montrer que la faïence suivait, elle aussi, la mode du jour, les marchands reproduisaient sur leurs enseignes (fig. 9) les personnages de ce proluxe roman, si complètement oublié aujourd'hui.

Ce genre de décor, cependant, n'eut qu'un temps et paraît n'avoir été qu'une exception. La vogue de l'*Astrée* et du *Cyrus* passée, il fallut, faute de mieux, revenir aux motifs empruntés aux porcelaines orientales qui n'avaient jamais, du reste, été complètement abandonnés et que les potiers nivernais s'habituerent bientôt à traduire plus librement qu'au début et d'une façon chaque jour plus hardie et plus spirituelle. Bien que moins appréciées et moins recherchées par les amateurs que celles qui les avaient précédées, les faïences de cette époque leur sont pourtant de beaucoup supérieures, autant par la franchise de leur exécution que par la qualité exceptionnelle, l'intensité et la richesse de leur beau bleu.

Ce n'est qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle que les fabriques de Nevers surent s'affranchir des influences qui les avaient dominées jusqu'alors et que le goût français s'affirma d'une façon définitive avec les faïences « patronymiques », (fig. 2, 3 et 8) portant le nom et la figure du saint patron de la personne à laquelle elles étaient destinées et, souvent aussi, les outils et les attributs de sa profession.

La coutume fut vite prise chez les marins des bords de la Loire, chez les vignerons et les cultivateurs de l'Orléanais et de la Touraine, de donner aux nouveaux mariés des objets de ménage, et, plus particulièrement des faïences, pour garnir leur « dressoir » ; les parrains et les marraines surtout étaient tenus à se montrer généreux et le *cochelin* — c'est le nom que l'on donnait à ces présents de noce, — devait comprendre toujours, outre le saladier à vin chaud, au moins deux douzaines d'assiettes, l'une au « patron » de l'époux, l'autre à celui de la mariée. Si l'on avait un peu de temps devant soi, on commandait les faïences à la fabrique même et, alors, la « vaisselle » portait sur la même pièce, assiette, saladier ou broc, avec les figures des deux saints, les noms et prénoms de chacun des conjoints : Jacques Clerjault — Marie Pinguegneau (fig. 3), Pierre Tiercelin — Magdelaine Langlois, 1747, etc. Sur certaines pièces on trouve, non seulement l'image du « patron » du propriétaire, mais encore celle du « patron » de la profession qu'il exerçait. C'est ainsi qu'une bouteille de voyage du musée de Sèvres (D<sup>o</sup> 472), faite

en 1732 pour « Monsieur Jean Breton marchand voiturier par eau demeurant à la charité » porte, d'un côté, *saint Jean-Baptiste*, et, de l'autre, *saint Nicolas*, patron des marins.

Dans ces modestes faïences qui ornaient les plus humbles demeures, il ne faut certes pas chercher de l'art ; les figures de saints

et de saintes, copiées d'après les estampes populaires, étaient souvent d'un dessin fantaisiste ; parfois les mains n'avaient que quatre doigts et les yeux n'étaient pas « d'ensemble », mais les couleurs étaient franches, l'exécution hardie, l'aspect bien vivant et l'on ne peut que regretter la disparition de ces naïves assiettes assurément plus gaies et plus réjouissantes que les horribles et froides terres de pipe anglaises qui les ont remplacées.

Ce genre de faïences eut, du reste, tant de succès que, pour répondre aux demandes qui affluèrent bientôt de toutes parts, on dut élever de nouveaux fours, créer de nouvelles fabriques et établir à Paris, sur le « quai Saint-Bernard, près des Dames Miramionnes, un dépôt spécial de faïences de Nevers ». D'un autre côté, la Loire les transportait par bateaux jusqu'à Saint-Nazaire d'où l'on en faisait des envois importants en Amérique, en Angleterre et jusque dans les Colonies.

A tort ou à raison la faïence de Nevers était tellement recherchée partout et sa renommée si bien établie que même dans les manufactures secondaires, à Tours, par exemple, ainsi que le prouve un vase du musée de Sèvres qui servait d'enseigne à la fabrique de « Madame veuve Epron et fils » on faisait de la « faïence de Nevers ».

A côté des faïences patronymiques il est un genre de production qui paraît également avoir eu à Nevers un très grand succès, ce sont les faïences à sujets grivois et celles, assez nombreuses, qui portent des inscriptions d'une orthographe presque toujours aussi défectueuse que le dessin. Disons tout d'abord que, sauf quelques très rares exceptions, les inscriptions de Nevers sont toujours en l'honneur de Bacchus et du vin ; on sent que l'on est près de la Bourgogne et des coteaux de la Loire. Il n'en sera pas de même dans les autres régions de la France, mais, ici, tout est au « jus de la treille ».

Bacchus dont je chante la gloire  
Remplit mon gobelet d'un vin pur et vermeil,  
Mes yeux s'ouvrent, je vois le bachique appareil (1).

Vénus n'est pas tout à fait dédaignée, mais il en est rarement question et elle ne vient qu'en second rang. C'est ainsi que sur une assiette de 1760 on lit :

Bacchus sois moi favorable,  
Je veux prouver en ce jour  
Que tu es bien préférable  
A ce petit gueux d'amour.

Je veux peindre les délices  
Que goûte un parfait buveur  
Qui ne craint point les caprices  
Des belles ni leurs rigueurs.

Dans le Midi, ce sera tout le contraire et c'est surtout par cet écho lointain du sentiment populaire de chaque province que, malgré ce que ces inscriptions peuvent avoir de commun, toute cette « faïence parlante » nous semble offrir de l'intérêt.

Quant aux grivoiseries, bien anodines en somme, elles ne sont généralement que la reproduction d'estampes très répandues et que les potiers transportaient sur la terre émaillée. Deux surtout, ont eu une vogue qui paraît avoir été assez grande et, qui a duré longtemps puisque

(1) Sur une bouteille du Musée Lorrain, à Nancy (n<sup>o</sup> 8559).



9. — ENSEIGNE DE MARCHAND DE FAÏENCE (PÉRIODE DE L'*Astrée*, 1658).



10. — VASE D'AUTEL (VERS 1725).



l'on en trouve des exemples datés, depuis 1750 jusqu'à 1790. La première est le *Cerf dolent* (fig. 11) qui regarde tristement ses cornes fichées en terre devant lui et « pleurs ce que bien

des hommes voudrais avoir perdu », la seconde est le saladier bien connu, et bien souvent imité dans ces derniers temps, reproduisant l'*Arbre d'Amour* (1) dans les branches duquel se



12. — ASSIETTE AU « COLLIER DE LA REINE » (1790).

11. — POT TROMPEUR AU « CERF DOLENT » (1751).

13. — ASSIETTE AUX ATTRIBUTS DU TIERS-ÉTAT (1789).

trouvent sept jeunes hommes que des femmes veulent faire descendre, les unes, en leur faisant des présents :

Monsieur d'agréable manière La charmante Isaabeau  
Recevé cette tabatierre Luis présante un beau chapeau

les autres, plus énergiques, en sciant le tronc de l'arbre :

Courage, Margot,  
Nous aurons pièce ou morceau

ce qui, plus que les cadeaux, semble émouvoir leurs cavaliers :

Mesdames, nous allons tous descendre  
Apaizé votre fureurs  
Nous vous allons donner nos cœur  
Que voulez-vous donc entreprendre  
Allons descendé chers amant  
Et ne soyé plus rebelle  
Vous cerez chéris tandremant  
De vos maitresse fidelles, etc., etc.

Si l'on en juge par le grand nombre d'exemplaires que l'on trouve dans les musées et les collections les saladiers à l'*Arbre d'Amour* étaient très recherchés et beaucoup ont dû être compris dans les cadeaux de nocces; un de ceux du musée de Sèvres, daté de 1751, porte les noms de *François Rideau* et de *Renée Quémont*; sur un autre, par une adjonction au moins singulière, on trouve non seulement l'arbre accompagné de tous ses personnages et de ses légendes, mais encore *Saint Nicolas* bénissant les trois enfants dans le « saloir » avec le nom et la date : *Nicole 1781*.

Puis vint la période révolutionnaire pendant laquelle les figures de saints, les facéties et les inscriptions bachiques disparurent pour faire place aux emblèmes républicains et aux devises patriotiques. Les faïences de cette époque sont trop connues pour que nous ayions à les étudier ici, nous bornant à mettre les amateurs en garde contre les imitations plus ou moins audacieuses qui, depuis quelques années, inondent les boutiques des brocanteurs. Il en est beaucoup qu'avec un peu d'attention il est extrêmement facile de reconnaître; peintes sur émail *cuit*, la couleur n'a pas pénétré l'émail et si on les regarde à jour frisant, de façon que la lumière frappe moitié sur un endroit peint et moitié sur l'émail, on voit une différence de glaçure très appréciable; la peinture est plus mate.

Il faut remarquer aussi que le *rouge* n'a jamais été employé à Nevers. Alors que les faïenciers de Rouen avaient à leur disposition un beau rouge brillant sur lequel nous appellerons l'attention dans notre prochain article, ceux de Nevers pouvaient à peine disposer d'un jaune orangé d'un ton faux et lourd. Dans les faïences de la période révolutionnaire notamment, l'absence du rouge est constante, et les « bonnets phrygiens » eux-mêmes sont toujours d'un jaune foncé assez sale. En outre, dans presque toutes les assiettes modernes, l'émail est *grippé* ou porte des rayures qui ne sont pas positivement des fentes mais qui sont

très visibles et qui proviennent de ce que l'émail, sous l'action du feu nécessaire pour cuire les couleurs additionnées de fondant, est entré très superficiellement en fusion.

Ce sont là des signes qui permettent de ne pas se laisser trop grossièrement tromper; mais il est, il faut bien le dire, des imitations mieux faites, cuites au grand feu, et dans lesquelles les caractères que nous venons d'indiquer ne se rencontrent pas. Celles-là demandent plus d'attention et ce n'est que par l'examen sérieux et l'étude attentive des pièces renfermées dans les vitrines de nos musées que l'on pourra se bien pénétrer de la nature de l'émail des pièces anciennes, de l'harmonie de leur coloration, de leur exécution franche et hardie malgré l'incorrection du dessin, et de cette patine indéfinissable, de cet aspect particulier que le temps donne aux vieilles faïences.

A côté de cette « vaisselle de paysans » comme on l'appelle un peu trop dédaigneusement peut-être, de ces faïences populaires dont nous avons cherché à faire ressortir le réel intérêt, Nevers a produit une quantité considérable de pièces d'usages divers : statues et statuettes de saints, vases d'autels (fig. 10), bénitiers, « têtes à perruques », jardinières, pots de pharmacie, écritaires, appliques, etc. Parmi ces dernières, deux modèles surtout, aujourd'hui très recherchés des amateurs, semblent avoir eu un grand succès. Ce sont des appliques « porte-lumières » ovales représentant en léger relief sobrement colorié l'un, un jeune homme (fig. 14), l'autre, une jeune femme en costumes du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont le bras, sortant droit de la plaque, tient un « bobéchon », sorte de godet destiné à recevoir une bougie. Ces deux appliques, désignées, on ne sait trop pourquoi, dans le commerce de la curiosité, sous les noms de *Jeanne d'Arc* et du *Beau Dunois*, sont souvent contrefaites avec beaucoup d'habileté.

Comme toutes les faïenceries de France, les manufactures de Nevers, autrefois si florissantes, furent ruinées par l'introduction des faïences anglaises et par l'extension considérable donnée à la fabrication de la porcelaine. Au commencement du siècle il ne restait plus que trois ou quatre modestes ateliers qui ne produisaient plus que par exception des faïences peintes. Le musée de Sèvres possède un très curieux saladier décoré en 1818, d'après l'imagerie chartraine, d'un groupe de médaillons entourés de lauriers et de fleurs de lis et représentant les portraits des membres de la famille royale, mais cette tentative de rénovation « artistique » de la faïence populaire ne semble pas avoir eu beaucoup de succès et c'est, en réalité, avec la période révolutionnaire que finit la faïence nivernaise.

(A continuer).

ÉDOUARD GARNIER.

(1) Un exemplaire de l'estampe sur cuivre d'après laquelle ce sujet était copié par les faïenciers de Nevers, existe à la Bibliothèque nationale dans la *Collection Hennin* (T. CIV, fo 35).





# LE PÉNITENT

PAR N. QUELLIEN

Un soir, Tréven avait dit aux siens, après les prières récitées en commun autour du foyer :

« Vous n'avez plus besoin de moi pour gouverner la ferme ; si le labeur a été souvent pénible, la fortune nous a récompensés. J'ai fait entre ma femme et ma fille le partage de mes biens. Maintenant les soins de mon âme m'appellent vers quelque pieuse solitude ; j'ai sur la conscience un vœu indiscret dont rien ne saurait m'affranchir en ce monde... »

On ne connut jamais le couvent où Tréven avait cherché un refuge.

Quelques mois après, sa fille mourut d'une consommation mystérieuse ; il est probable que le regret plutôt avait tué la petite Anne-Yvonne, l'absence de son père, dont elle avait une dévotion. Le jour même des funérailles, au moment où le clergé levait le corps, Tréven apparut en la maison de ferme, méconnaissable de maigreur, tout changé, sous de rares cheveux blancs, accablé ; les obsèques à peine finies, Tréven était déjà sorti du cimetière, seul, à l'insu de tous, sans avoir reçu ni rendu le salut de personne. Lorsque les gens du deuil passèrent, retournant à Kérojel, ils virent que la porte était fermée à la mesure qui servait d'asile aux pauvres de passage, sur le bord de la route ; dans la douve, le chien Keïnek était couché, poussant de sourdes plaintes ; il fallut, de force, arracher la bonne bête à sa garde ; ceux de Kérojel comprirent que Tréven avait pris la place des indigents, là, dans cette cabane que lui-même avait jadis construite à l'intention des malheureux sans abri, sur les limites de sa terre.

Et il a passé des jours et des semaines sous ce toit de chaume sans ouverture sur le ciel, derrière cette porte basse, interdite, d'ailleurs, à tout autre venant dès qu'elle s'était refermée sur un triste coureur-de-pays. Voilà six longs mois qu'il vit dans ces ténèbres, aux approches de ses domaines anciens, ainsi qu'un pénitent d'autrefois sous le porche de l'église. Là-dedans ne pénétre que la rumeur des passants. On commence, dans le pays, à se demander quel est cet étrange reclus. Seuls, les gens de Kérojel, sur les ordres de la fermière, ne soufflent mot lorsqu'ils traversent ; Tréven, qui a reconnu par le chemin le cahot de

la charrette, devine le regard inquiet des serviteurs ; mais il n'entend plus même le profond grognement de Keïnek : depuis six mois aussi, le molosse en sa logette reste à l'attache, sans murmurer, indifférent à quiconque fréquente la cour de ferme, attentif seulement à l'échalier qui donne sur l'avenue, comme s'il attendait quelqu'un qui ne revient pas.

Pourtant, la morne chaumière s'agite quelquefois, alors que nulle rencontre n'est à craindre au dehors. Tout bruit déjà s'est éteint aux alentours ; le dernier pas a foulé la route depuis un tiers de nuit ; ni voitures, ni piétons à présent ne courraient l'aventure par ce désert où pas une habitation humaine ne se découvre, durant une heure. C'est à ce moment que Tréven quitte les deux planches nues (pas même un grabat), où sa vie décline à se souvenir et à regretter.

Et chaque nuit, par tous les temps, il a fait le tour de la ferme, le long des haies extérieures, comme un gardien qui parcourt sa ronde. Mais lui ne promène guère ses regards à l'entour ; sa visite n'a rien d'une surveillance. L'esprit qui le mène par là n'est pas celui d'un orgueil qui s'éteint ; est-ce donc le repentir ? Et il va dans les ténèbres, le front lourd, l'âme au loin égarée.

Dans quelque champ, dont les travaux seront demeurés interrompus, il fera halte. A cet endroit où le soir a surpris les journaliers, lui reprend la besogne, à genoux, remuant la glèbe de ses deux mains. Aussi, les gens de la ferme ayant constaté à l'aube que le labour a été repris depuis la veille, la nouvelle a couru que les terres de Kérojel sont hantées. De même que dans les contes, où le génie familial sort de la maison pour s'évanouir dans les lueurs d'un jour naissant, dès le premier chant du coq Tréven abandonne le travail d'expiation.

Cependant il a coutume encore, avant de s'enfermer en son pinité, de s'asseoir dans ce pré inclinant à la rivière, entre les sapins qui couvrent tout le versant jusqu'aux peupliers du Guindy. C'est là que le rêve le surprend, sous la caresse des murmures aériens ; de ces bords enchantés jaillirent les tempêtes où son cœur a sombré. Les mêmes voix toujours gémissent ou grondent par les hautes cimes ; parfois cet orage fait silence, comme las de crier ses propres tortures, et d'autres échos se



lèvent doucement, parmi les peupliers et les saules, tout en bas, sur le lent cours d'eau dont ils longent la bordure au lointain. Que ce dialogue de colères ou de soupirs convient à l'état de Tréven ! Souvenirs amers ou aimés d'une femme qui se plut à l'attirer sur son passage pour le briser sans miséricorde ! L'âpreté du regret, cette fois, l'emporte sur la mélancolie des espérances irréalisées. Le supplice d'une vie qui s'échappe, vainement offerte au sacrifice, n'a pas encore eu sur cet infortuné la même exaspération qu'en cette nuit d'été commémorative...

Oui, c'était le soir de ce même jour, il n'y a qu'un an. Quelle existence depuis s'est écoulée ! Désormais les jours et les années se succéderont, sans une éclaircie au ciel. Le mal des damnés, c'est leur sort renouvelé sans terme, à travers les ardentes régions sans fin, devant le même horizon monotone et fuyant ; le secret de l'enfer est dans l'implacable négation de tout espoir au lendemain, dans l'éternelle désespérance...

Il y aura un an et un jour, au soleil qui luira tout à l'heure, — et ce nombre fatidique n'est pas sans frapper Tréven à l'esprit, — il se décidait, vers la première aube, à suivre la charmeuse qui tenait la destinée dans un seul de ses regards. Et maintenant que le naufrage est complet, ainsi que ces gens de mer que rien ne détournerait de leur perfide amie à la robe bleu-vert de sirène, lui se plaît quand même, avec une fierté douloureuse, à se demander comment madame de Coatlan avait jeté les yeux sur ce fermier. Riche, intelligent, dans la force de l'âge, Tréven ne portait rien de vulgaire et il ne paraissait pas un simple paysan. Mais la mondaine comptait tant d'autres adorateurs de la meilleure éducation !... Quel caprice lui survint-il, un jour, de s'arrêter, la gracieuse et frêle conquérante, devant cet homme robuste, et quelle vanité de voir, sous un coup de son sceptre, fleurir cette nature vierge !... Ni petite ni grande, blonde et svelte, coquette sans ostentation, la démarche un peu altière, le regard fier sans être farouche, elle exerçait la séduction universelle. Le cœur croyant de Tréven lui était d'avance soumis... Comme il se rappelle encore la rencontre ! Elle descendait du Menez-Bré, ayant admiré sur ces hauteurs le lever du soleil. C'était jour de foire sur le plateau de Bré ; les bêtes déjà gravissaient la montagne, et les gens s'inclinaient émerveillés devant la belle « étrangère ». Tout à coup un taureau, affolé par son ombrelle rouge, de se ruer sur la voiture, d'éventrer le cheval : quelle clameur dans la foule ! Tréven, qui arrivait, saisit la hache d'un boucher, et, d'un seul coup bien assuré, fendit la tête du taureau. Puis



G. Bourgain

C'EST LA QUE LE RÊVE LE SURPRIT (page 153).

il contempla cette femme avec un tremblement ; il n'osa rien répondre et il s'enfuit. Et elle le voulut pour esclave...

Voilà que le destin s'est accompli. Sur la colline armoricaine, en cette matinée de printemps, Tréven avait marché sur l'herbe d'or, qui procure l'oubli, et de l'aour iéouten il reçut l'enchantement. Atteint dans la naïveté de son âme, tardivement, ignorant toute passion à ce détour de la vie où le commun des hommes revient du séduisant voyage, lui ne prit pas le temps d'étudier ces deux sourires d'une femme, celui de l'amour et celui de l'ironie : et le poison au subtil parfum que lui tendit la magicienne, il le but à longs traits, sans se douter de l'ivresse. Mais aucune lumière ne dissipera l'éternelle illusion ; même le songe fini, on ne renonce pas aux douceurs de la décevante évocation. Dans le pré du Guindy, maintenant, l'inconsolable Breton ne se souvient que de son bonheur, peut-être le seul bonheur sincère en ce monde, celui d'avoir aimé. Sous les blancheurs pâles de l'aube prochaine lui apparaissent de chers fantômes, des femmes chimériques allant et revenant ainsi qu'en des quadrilles de féeries, tandis qu'un zéphyr suave, glissant sur la verdure, plisse les longues herbes avec le frôlement d'une robe de soie. Comme des fleurs tombées d'une chevelure ou d'un corsage, les dernières marguerites émaillent le tapis de mousse. Et il se penche pour les cueillir ; comme si elle se refusait à ces caresses, la fleur des champs soudain est ternie et elle se tache de sang aux mains toutes meurtries du pénitent. Et l'expiation de reprendre le pauvre Tréven.

Il se lève tristement. Derrière lui un feu-follet s'égare et l'on dirait d'une âme qui le suit, sans doute la sienne déjà détachée de son être. Alors une voix de femme se met à chanter, en bas de Kérojel. N'est-ce pas la folle de Pont-Poyès, Marianna, qui berce son orphelin sur le pas de sa porte ? Que ce rythme lent et doux est accablant ! Soir et matin, la mendiante entonne à son « petit abandonné » cette berceuse ; il semble à Tréven, à cette veillée, que la démente ne s'adresse qu'à lui et qu'elle le poursuit de son deuil, sous les tristesses et les allusions de sa « Chanson du Printemps », dans le dialecte natal :

Gentil merle du soir, lorsque j'entends ta chanson — chanter,  
S'élève l'angoisse dans mon cœur ;  
Comme un navire sur la mer dans la nuit, — chaque nuit,  
Je suis, solitaire, au milieu de la tempête.

Sur la lande ont poussé les fleurs, — repoussé,  
Les bois se sont revêtus de neuf ;  
Les pardons sont ouverts — rouverts — :  
Venez donc, jeunes filles, sur le seuil de votre porte.

Le renouveau est venu — de bonne heure ;  
Deux à deux sont les oiseaux,  
Les oiseaux cherchant un nid — leur nid,  
Comme dans les pardons les jeunes gens de Breiz ;

Quand auront poussé leurs deux ailes — leurs ailes,  
En chantant ils s'envoleront vers le ciel haut :  
Car les oiseaux sont à Dieu — comme moi-même,  
Comme moi, j'appartiens à mon amour.

Le printemps est joyeux — joyeux,  
Si ce n'est pour ceux qui aiment,  
Pour ceux qui sont séparés à jamais — à jamais  
Et voués pourtant l'un à l'autre.

« Cesse de siffler, merle du soir... » chante encore la lointaine voix ironique.

Et terrassé, malheureux, pliant sous la destinée, Tréven s'écrie : « Lente nuit d'été ! maudite nuit où j'aurai tant souffert !... »

A peine est-il couché sur les planches du *pinity*, qu'une plainte lui parvient, murmurée au dehors ; ensuite, trois coups sont frappés, discrètement, sur le bois de lit : « C'est l'appel des morts, se dit-il. Voici la visite de ma fille. Mon Dieu ! c'est donc que mon heure est proche ?... » Et il se résigne.

C'est le dimanche. Toute la matinée, la route de Lannion à Langoat a été piétinée par les bonnes gens de la « région » allant aux offices de la paroisse. Etant rempli ce devoir coutumier, les chemins et les sentiers ont versé des flots de paysans attirés au *pardon* de Rospez, et leur rumeur a troublé, des heures durant, le recueillement du *pinity*.

Il n'est plus sans exciter l'attention publique, ce reclus ; aucun des bruits qui courent à son endroit ne lui échappe ; le jugement des hommes ne lui est pas toujours bienveillant ; mais nul n'a proféré encore son nom ; et cela ne lui est pas indifférent, pour les siens du moins, que son nom à lui ne soit pas tombé sous la réprobation.

Toutefois, quelqu'un de Langoat a fait cette réflexion :

« On ne s'amusera pas à Rospez aujourd'hui. C'était bon au temps de Tréven. Celui-là n'avait pas son pareil aux luttes de force et aux jeux d'adresse, de Tréguier à Lannion. Mais on ne sait plus



rien de lui : sans doute il sera parti, à la suite de sa fille, vers le bon Dieu. »

Un autre de répondre :

« C'est comme celui de cette chaumière aux pèlerins. Depuis des mois qu'il est entré là-dessous, celui-là ne doit plus être de ce monde. »

— Si j'étais la gendarmerie, ajoute une femme, je mettrais le nez, moi, dans cette histoire-là ; par exemple, cette porte, depuis longtemps, serait ouverte. »

Ce propos aura suffi pour soulever quelques petits vauriens de la bande ; la fragile clôture s'est tout à coup ébranlée sous une grêle de pierres. Mais tout le monde aussitôt se retourne :

« Laissez en repos les pénitents, a dit un prêtre qui survient, le « recteur » de Langoat. Ils sont sous le secret de Dieu. »

Le pénitent aussi a reconnu cette voix sévère ; l'abbé Prigent fut son camarade de collège à Tréguier. A cette heure, toutes ces



TRÉVEN SAISIT LA HACHE D'UN BOUCHER (page 154).

opinions du monde le frappent étonnamment ; elles lui parviennent, en sa tombe anticipée, comme les antiennes de ses propres funérailles. Cette vie extérieure, dont il s'est exclu, lui semble la réminiscence d'un univers disparu, un souffle qui revient d'une existence évanouie, une image importune, un cauchemar affreux comme l'aile dont les oiseaux de nuit le frôlent quelquefois sous les arbres du Guindy. Et tout lui est à présent si pénible, il se sent si las même de sa pensée, qu'il n'aspire plus qu'à la fin de tout, cela fût-il le néant...

Les bruits se sont éloignés, perdus vers le pardon ; la route maintenant est une longue solitude ; Tréven est aussi délaissé qu'un mort au cimetière. Lui pourtant ne veut pas ainsi sortir de ce monde ; au fond de sa conscience écroulée renaît un invincible sentiment ; ayant connu tous les attrait de la nature et se rappelant qu'elle ne lui fut jamais ingrate, il va lui « porter l'adieu ». Pour la première fois depuis qu'il habite la maison-sonnette de repentir, il affronte la lumière du jour. Chancelant, les yeux se fermant au soleil, Tréven cherche la haie la plus élevée de Kérojel.

C'est avec peine qu'il gravit la vaste enceinte de terre, ce rempart dont les laboureurs de Bretagne ont l'habitude toujours de séparer leurs champs. Il n'est pas encore debout, là-haut, et il n'a pas eu le loisir de se reconnaître, qu'il est violemment saisi aux épaules et qu'il roule entre les ajoncs sous un poids énorme. C'est le chien Keinek, libre enfin, ce jour-là, qui a bondi vers son maître. Comme il l'entoure de ses caresses, avec des plaintes et des gémissements, avec des reproches, pleurant de joie, à la manière des pauvres bêtes ! Le fermier est ému d'un pareil attachement ; mais ses yeux à lui, brûlés de larmes, ne pleurent plus ; le cœur défaillant, il s'adosse à un châtaignier, prête la main aux morsures inoffensives du brave chien de garde. Comme si cette main tendue avait suggéré au fidèle animal un sentiment de pitié, soudain Keinek s'éloigne et

il rapporte bientôt une châtaigne ramassée par terre ; hochant la tête, Tréven reçoit ce fruit abandonné au

passant, et il sourit à la bête dévouée :

« Merci, bon Keinek. Tu comprends donc que j'aie faim ! Ah ! je meurs d'inanition à la porte de ma propre ferme !... Je ne dois plus vivre que d'herbes, comme les bêtes de pâturage, ou de grains de blé, comme les oiseaux du ciel !... »

Mais il s'arrête à l'accent même de sa voix ; il ne l'a pas lui-même entendue, depuis sa retraite, et elle sonne creux et faux, en ce plein air, ainsi que la toux rauque d'un convalescent qui revient vers la nature aspirer la vie. Sa main se porte, d'instinct, à sa figure émaciée, le long de ses joues décharnées ; et il est saisi d'une subite convulsion, d'il ne sait quel mouvement d'horreur, l'horreur de la mort. Hâtivement il dévore cette châtaigne, et puis d'autres ; à ce moment de crise, il aurait rompu tous ses serments de pénitence. Mais un malaise le prend aussitôt ; ces crudités, son estomac en délabrement refuse de les absorber, et il en vomit les morceaux dans un jet de sang : la vie ne veut plus de ce famélique.

Appuyé à l'enclos de la haie, son chien couché à ses pieds, Tréven embrasse d'un regard inexprimable le vaste territoire de Kérojel. Sur « l'aire neuve » se dressent les monceaux de gerbes, et l'on battra la moisson demain. Les champs de blé noir sont fleuris et superbes. Là-bas, sur le penchant, c'est l'enclos où il a mené la pénitence, la dernière nuit encore, tirant les pommes de terre avec ses deux mains amaigries. Et alors il considère tour à tour les deux larges plaies de ses mains et l'opulence de ses anciens domaines : et cela lui semble le symbole de son existence. Tout le corps secoué d'un sanglot, il adresse « l'adieu » vers cet heureux horizon naguère à lui. Au plus profond de son âme c'est un déchirement.

..... Les derniers paysans, cette nuit, au retour du pardon, se sont à peine dispersés, que Tréven sort de ses ténèbres. Dans la douve, Keinek attend, vainement rappelé, tout le soir, par les gens de la ferme ; et lui aussi prend la route aussitôt, morne et penché, derrière son maître, vers Langoat.

Il se presse, Tréven, autant que ses forces le veulent bien,



et comme s'il avait à régler d'urgentes affaires de conscience. Il va, sans détourner les yeux, par ce long chemin de la « paroisse », dont il connaît jusqu'aux ajoncs de la double haie. Solitaire aussi, mais hautaine, indifférente à une telle angoisse, la lune inonde de ses clartés ce pèlerinage, tandis que bercés d'un souffle, un vent léger de minuit, les arbres de la route se penchent vers le tardif passant et de leur feuillage semblent sur cette peine répandre comme une brise de pitié. Dans le bourg règne le silence absolu, celui de ce cimetière où pénètre Tréven : car il est venu rendre à sa fille la visite de l'autre nuit. Mais quel a été le dialogue de ces deux âmes ? quelle expiation suprême a prise sur sa tête ce père désolé ? Dieu seul retient de pareils secrets...

Ensuite, dans l'enclos, près de l'échalier, le chien Keinek s'est obstiné sur le passage de son maître, le tirant vers un coin où l'attend une écuelle, selon l'usage aux champs, le repas qui lui est apporté, chaque nuit, vainement. Tréven reprend sa part de labour, grattant le sol et creusant la terre de ses dix doigts, sans hâte et sans trêve. Maintenant tout est consommé. Tout à l'heure il a reçu, en la demeure des morts, une invitation à laquelle il s'apprête ; rien ne le détournera plus du rendez-vous fatal ; ses yeux déjà sont familiers avec ce demi-jour crépusculaire où nous gardons l'illusion d'entrevoir les éternels absents : cette pénombre est bien le refuge qui sied à son regret et à son rêve de repos. Un désir se cache sous l'attente de cet au-delà, l'espoir que la justice de Dieu réserve en son séjour, à moins que notre cœur ne soit dupe de ses vœux, les promesses de ce monde. Et sur cette pensée, le doux idéaliste ferme les paupières dans une béatitude, ainsi qu'au rythme de la berceuse un enfant qui s'endort de confiance et poursuit le songe de la légende dorée.

Est-ce un murmure de prières qui vient ainsi troubler cette nuit délicieuse ? Mais cette voix de femme, cette voix connue, triste à fendre l'âme, n'est plus pour dissiper la songerie de Tréven. Jamais reproches pourtant ne furent plus tendres : nulle plainte n'a été exprimée avec un accent plus pitoyable :

« Vous n'éprouvez donc pas que vous marchez à votre fin ? Comment ne vous prenez-vous pas en miséricorde ? Dieu défend qu'on se tue, en conscience. Il n'est pas une faute qui égale votre repentir. Et quelle faute ! Ce fut la mienne, peut-être, d'avoir perdu le chemin de votre cœur : combien de fois en ai-je demandé pardon à tous les saints ! J'ai toujours observé envers vous les commandements de Dieu. Je n'étais pas d'une nature portée à la violence de la passion : je n'ai été que simple et soumise. Si je n'ai pas été faite pour aimer, c'est du moins pour obéir. Je n'ai jamais été indigne de vous avoir pour mon maître. Reprenez pour servante, Jean-Marie Tréven, la femme à laquelle vous donniez votre nom, il y a vingt ans. Vous ne pouvez pas ainsi rester sur la route, comme un maudit, à périr de faim ou de folie. Le peu de jours qu'est notre existence, je vous les rendrai tranquilles. Depuis votre départ la maison de ferme est toujours ouverte, et je veille, à vous attendre. Vous ramènerai à votre foyer un peu de joie encore, hormis à celle que Dieu appela vers lui, avant le temps ; notre fille est partie, fatiguée de ce monde déjà, mais affligée surtout d'avoir perdu son père. Voyez comme le désert se répand vite autour de nous.

Ne creusez pas ainsi votre tombe ; mais venez, Tréven ; rentrez en votre demeure, d'où nous descendrons ensemble la dernière colline... »

Et la pauvre délaissée se lamente dans la nuit, sans une réponse. Chacune de ses pensées va contre son intention ; chaque parole de vie est comme un poison sur un cœur trop malade. Le sillon qui le sépare de sa femme, Tréven n'aurait plus le courage de le franchir ; et voilà que cet espace s'étend comme l'abîme. Au nom de sa fille, il se sent attiré en arrière et sollicité par une main invisible : cette paix qu'il souhaite, elle n'est qu'auprès de l'innocente qui ne souffre plus... Alors, la tête secouée d'un vertige, l'infortuné regagne son asile.

Sur les planches du lit, au fond du mur, Tréven s'est assis, oppressé, haletant, de ses deux mains comprimant au cœur le battement suprême. Et le chien, sur le seuil, s'est étendu en longs aboiements plaintifs contre la mort qui passe...

.... Anne-Marie Tréven est seule entrée sous le chaume, pour ensevelir son mari. En quelle détresse il faut qu'elle reconnaisse le vaillant et beau fermier de Kérojel ! Une lumière blafarde, agitant les ombres, décolore contre la muraille nue ce visage de squelette. Et ces guenilles, pas un mendiant ne les revêtirait par le grand jour des chemins. Sous quelle douleur aura fléchi cette âme fière et sombre cette libre intelligence ! La triste veuve de remplir la besogne funèbre. Chaque haillon, elle le place de côté, pieusement, ainsi qu'une relique. Mais la chemise tachée de sang la tient surprise. Les mains du défunt, que la femme a ramenées sur la poitrine, paraissent à présent crispées leurs dix doigts autour du cœur, comme pour en interdire l'entrée. Sous cette chemise sanglante reste un vêtement encore, oui, un vêtement aux manches coupées, un corsage de femme, dont les baleines sont entrées dans la chair profondément. Quel cilice ! mais quel supplice à la fois doux et cruel !... La veuve de Tréven demeure anéantie à ce spectacle. Et puis, humble devant ce martyr tout lacéré, elle se prosterne, s'écriant d'une voix déchirante : « Iann Tréven, pardon ! » Elle respecte le mystère d'un cœur qui a tant expié, enferme ce secret et achève l'ensevelissement.

La nuit suivante, le bedeau de Langoat a enlevé le cadavre sur l'attelage de la paroisse ; le « recteur » a récité les prières, bien que le corps n'ait pas traversé l'église, car Tréven est mort sans les sacrements. On l'a enterré dans une encoignure du cimetière, non loin des réprouvés.

Aucune pierre tombale ne marque ce retrait. Un arbuste poussé sur le tertre, un chêne-nain ; les gens du peuple croient que c'est là l'arbre flétri des morts et que les racines prennent à l'endroit du cœur : le Breton qui a quitté son pays natal revient le cœur empoisonné.

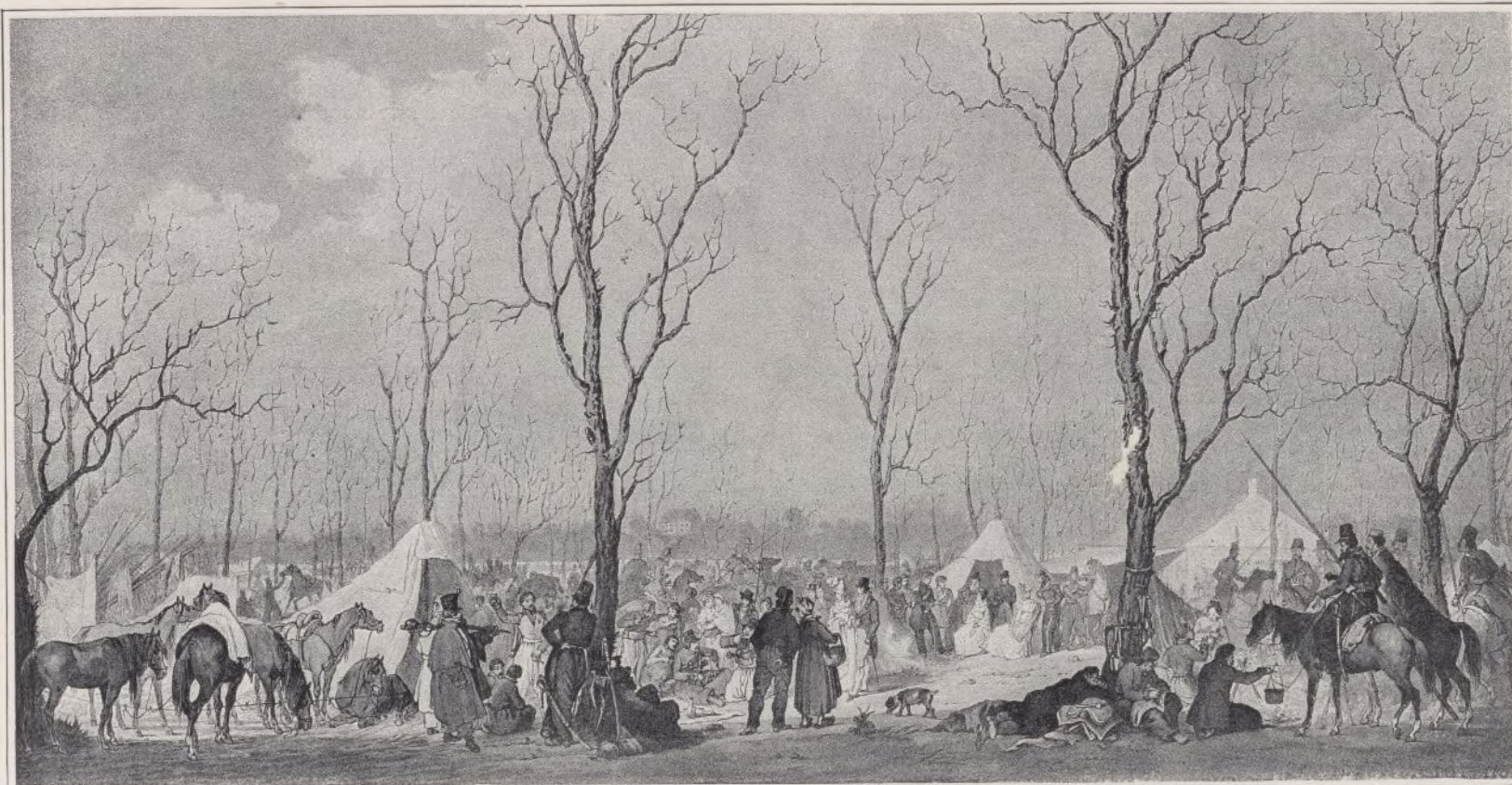
Les quatre grands chênes qui bornent le cimetière prêtent leur abri aux oiseaux du ciel ; les âmes en peine cherchent un refuge sur l'arbuste des tombes. Parfois, le vent de nuit fait silence là-haut, entre les vastes ramures ; et l'on entend alors dans le grêle feuillage du chêne-nain un gémissement, si léger et si triste, qu'on dirait le soupir d'une âme errante.

N. QUELLIEN.

(Illustrations de Bourgain.)







LES COSAQUES AUX CHAMPS-ÉLYSÉES (1814).

# Les Champs-Élysées

PAR ANTONIN PROUST (\*)

En 1804, pour fêter le couronnement de Napoléon, des fêtes eurent lieu aux Champs-Élysées. « Le Parisien, a dit très justement M. Augustin-Challamet, aime les réjouissances publiques, quels qu'en soient les motifs. Les mêmes hommes qui s'étaient embrassés à la fête de la Fédération, qui avaient porté la pique vengeresse le 22 septembre 1793, qui avaient glorifié l'Être suprême, acclamé la prise de Toulon, qui avaient salué les drapeaux pris sur l'ennemi en 1794, qui avaient tenu en mains l'olivier en 1801, criaient : vive Napoléon en 1804 ; ceux-là se meuvent dans la poussière des fêtes comme les salamandres dans le feu. Rien ne les rassasie. »

Le 25 novembre 1807, à la suite de la signature de la paix de Tilsitt, Napoléon ordonna à la ville de Paris d'offrir un banquet monstre, dans les Champs-Élysées, aux soldats de sa garde impériale. Les tables devaient être disposées depuis la place de la Concorde jusqu'à la place de l'Etoile. La table d'honneur, présidée par le maréchal Bessières, occupait le rond-point en fer à cheval. Le programme fut consciencieusement exécuté. Pendant deux jours, une armée de cuisiniers prépara « les pâtés, les jambons, les pièces fines qui devaient être servis à ceux qui retrouveraient dans ces vastes allées qui seraient vraiment pour eux les Champs-Élysées, comparés aux plaines stériles, sauvages et neigeuses de la Passarge, leurs parents, leurs amis, leurs épouses, leurs amantes. »

Par malheur il faisait, le 25 novembre, un temps exécrable, et ce fut sous un parapluie que le conseiller d'Etat, préfet de la Seine, adressa un discours au maréchal Bessières, qui répondit brièvement au milieu des acclamations et des cris de : *Vive l'Empereur !* Les couronnes d'or votées par la ville de Paris furent apposées aux aigles de la Garde, puis le défilé commença dans l'ordre suivant : les fusiliers, les chasseurs à pied, les grenadiers à pied, les chasseurs à cheval, les mameluks, les dragons, les grenadiers à cheval, la gendarmerie de la Garde.

Tous les soldats déposèrent leurs armes au château des Tuileries et vinrent prendre place aux tables des Champs-Élysées, contenant dix mille couverts. Le corps municipal de la Ville dirigea le service. Des toasts furent portés à la table d'honneur, et malgré le mauvais temps, ce fut, après le banquet, selon l'expression d'un journal du temps, *une nuit embrasée* qui offrit le spectacle de la plus scandaleuse orgie.

Les sénateurs furent si enthousiasmés qu'ils offrirent, le 28, les jardins du Luxembourg pour renouveler cette fête, où les soldats de la Garde retrouvèrent, « des bois obscurs, la profonde épaissure chère à leurs ébats ».

Le 1<sup>er</sup> avril 1810 eut lieu l'entrée dans Paris, par l'avenue des Champs-Élysées, de l'impératrice Marie-Louise, qui passa sous l'arc de triomphe, figuré en charpente et en toile peinte. On avait chargé le peintre Lafitte de dessiner six grands bas-reliefs : deux du côté de Paris, deux du côté de Neuilly et deux de chacun des côtés donnant sur la place de l'Etoile. Les deux premiers représentaient, un le couronnement de l'Empereur, l'autre l'achèvement du Louvre. Les deux seconds, la construction du bassin de la Villette et la publication des Codes. Les

derniers, l'Innocence reposant à l'abri du Trône et la Nation recevant avec reconnaissance les lois impériales.

Ces bas-reliefs étaient d'une exécution très déplaisante. Mais ce qui était plus déplaisant encore, c'était une bête figurée au-dessus de l'arc de triomphe et terrassée par un guerrier. Cette bête n'avait pas de crinière comme un lion, mais une longue queue et de longues pattes velues. « On nous a dit que c'était une hydre, l'hydre de l'anarchie, dit le *Courrier de Paris*. Oh ! la vilaine bête ! »

Ce fut en cette circonstance que furent découvertes les épouvantables statues qui sont encore placées sur les marches du Palais-Bourbon ; Minerve, Thémis, Colbert, Sully et Daguesseau. Le chancelier de l'Hôpital, seul inachevé, était encore entouré d'un échafaudage en planches.

On ne recula devant aucune dépense pour donner à l'entrée de Marie-Louise à Paris un éclat impressionnant. On peignit en bronze tous les supports d'illuminations. L'avenue des Champs-Élysées fut tendue de draperies de couleur rouge avec des bordures d'or rehaussées de broderies. Depuis la porte Maillot jusqu'à la place de la Concorde, chaque place se louait des prix fous. La couleur qui dominait dans la toilette des femmes était la couleur amarante. Le cortège, qui était d'un luxe extraordinaire, était ouvert et fermé par la Garde. La voiture de l'Empereur et celle de l'Impératrice étaient attelées de huit chevaux, les aides de camp à la hauteur des chevaux, les écuyers à la hauteur des roues de derrière. Les voitures de la suite étaient attelées de six chevaux. Sous l'Arc de Triomphe, le conseiller d'Etat, préfet, complimenta Leurs Majestés, et après ce discours, les cloches de Paris sonnèrent à toute volée, avec accompagnement de salves d'artillerie tirées par deux canons placés de chaque côté de l'Arc de Triomphe, douze au Cours-la-Reine et vingt-quatre aux Invalides. Le corps municipal de Paris suivait la voiture de l'Empereur à pied. Deux haies de soldats étaient rangées jusqu'aux Tuileries, et les acclamations se firent entendre sans interruption pendant le trajet.

Le 9 juin 1811, à l'occasion du baptême du roi de Rome, une ordonnance du préfet de police régla la distribution de comestibles et le tirage de la loterie qui aurait lieu aux Champs-Élysées, où des orchestres furent installés pendant toute la nuit. On avait placé, dans les allées et dans les quinconces, des boutiques et des amusements variés. L'Empereur ne se montra pas aux Champs-Élysées, mais la reine de Hollande, la princesse Borghèse, le grand-duc de Wurtemberg, le grand-duc de Francfort, le roi d'Espagne, le roi de Westphalie, le prince vice-roi et le prince Borghèse y vinrent le soir, accueillis avec enthousiasme par les Parisiens, les provinciaux et les étrangers qu'avait attirés cette solennité.

Le grand organisateur des fêtes publiques était, à cette époque, le colonel Grobert. C'est lui qui avait transporté, en 1795, les chevaux de Marly qui sont à l'entrée des Champs-Élysées sur un affût-fardier de son invention. Le colonel Grobert était connu pour avoir perfectionné la fabrication des feux d'artifice et imaginé dans le matériel des théâtres des trucs ingénieux dont on se sert encore aujourd'hui. Cet officier supérieur professait d'ailleurs le plus profond mépris pour les artistes. Il

\* Voir le *Figaro illustré*, fascicule de juillet.



n'appréciait que les ingénieurs. Il avait fait la campagne d'Égypte en 1798 comme chef de brigade, et dans un ouvrage où il parle des Pyramides, on lit ce qui suit : « Les bâtiments seraient désavoués par le constructeur le plus médiocre de notre temps. Ils ne prouvent que la patience d'une nation asservie. Vus dans le lointain, leur hauteur paraît prodigieuse, mais le prestige s'évanouit quand on est au pied de l'édifice. »

Napoléon aimait beaucoup Grobert et appréciait surtout la rectitude mathématique de ses plans. Aussi Coignet a-t-il pu dire avec raison des fêtes de l'Empire : « Cela pouvait être imposant, mais ce n'était pas gai. »

Si les fêtes napoléoniennes n'étaient pas gaies, leur lendemain fut terriblement sinistre. Par deux fois, en 1814 et en 1815, les armées alliées campèrent dans les Champs-Élysées.

Le 31 mars 1814, Alexandre de Russie y avait installé ses cosaques pendant qu'il avait pris logement à l'Élysée.

L'attitude de Paris fut, à ce moment, déplorable. Il n'est pas d'adulation que l'on ne fit aux vainqueurs. Un journal, le *Journal de Paris*, inséra, dans son numéro du 15 avril 1814, une lettre signée : J. B. P., émanant d'un individu qui se disait citoyen français et qui proposait de mettre comme inscription, au faite de l'arc de triomphe de l'Etoile : *Les Parisiens aux puissances alliées, 30 mars 1814*.

Quand le comte d'Artois vint prendre la lieutenance générale du royaume, le 14 avril, avant l'arrivée de Louis XVIII, qui n'eut lieu que le 3 mai, il alla dîner chez l'Empereur Alexandre, à l'Élysée, et quand il passa dans l'avenue des Champs-Élysées il fut, de la part des cosaques et des filles qui venaient se chauffer à leurs bivouacs, l'objet d'une ovation bruyante.

Le 10 juillet 1815, ce furent les Anglais qui campèrent aux Champs-Élysées, avec un certain nombre de cosaques chargés de garder l'Empereur Alexandre, établi de nouveau à l'Élysée.

Le 24 juillet,

les princes alliés, parmi lesquels le prince héréditaire des Pays-Bas, passèrent une revue de leurs troupes dans les Champs-Élysées.

Au commencement d'octobre, le roi Louis XVIII se risqua hors des Tuileries pour l'ouverture de la session législative. Il fut froidement accueilli sur la place de la Concorde et, dans les Champs-Élysées, débarrassés des troupes étrangères, il y eut des altercations. L'opposition se dessinait.

Le 17 juin 1816, à l'occasion des fêtes du mariage du duc de Berry avec Marie-Caroline-Ferdinande-Louise, princesse des Deux-Siciles, on renouvela, aux Champs-Élysées, les humiliantes distributions de vin et de viande au peuple de Paris. *Le tolle* contre cet usage barbare fut tel que, plus tard, Charles X dut y renoncer et faire distribuer à domicile des secours aux indigents chaque fois qu'une fête était donnée dans Paris.

Si les Champs-Élysées furent

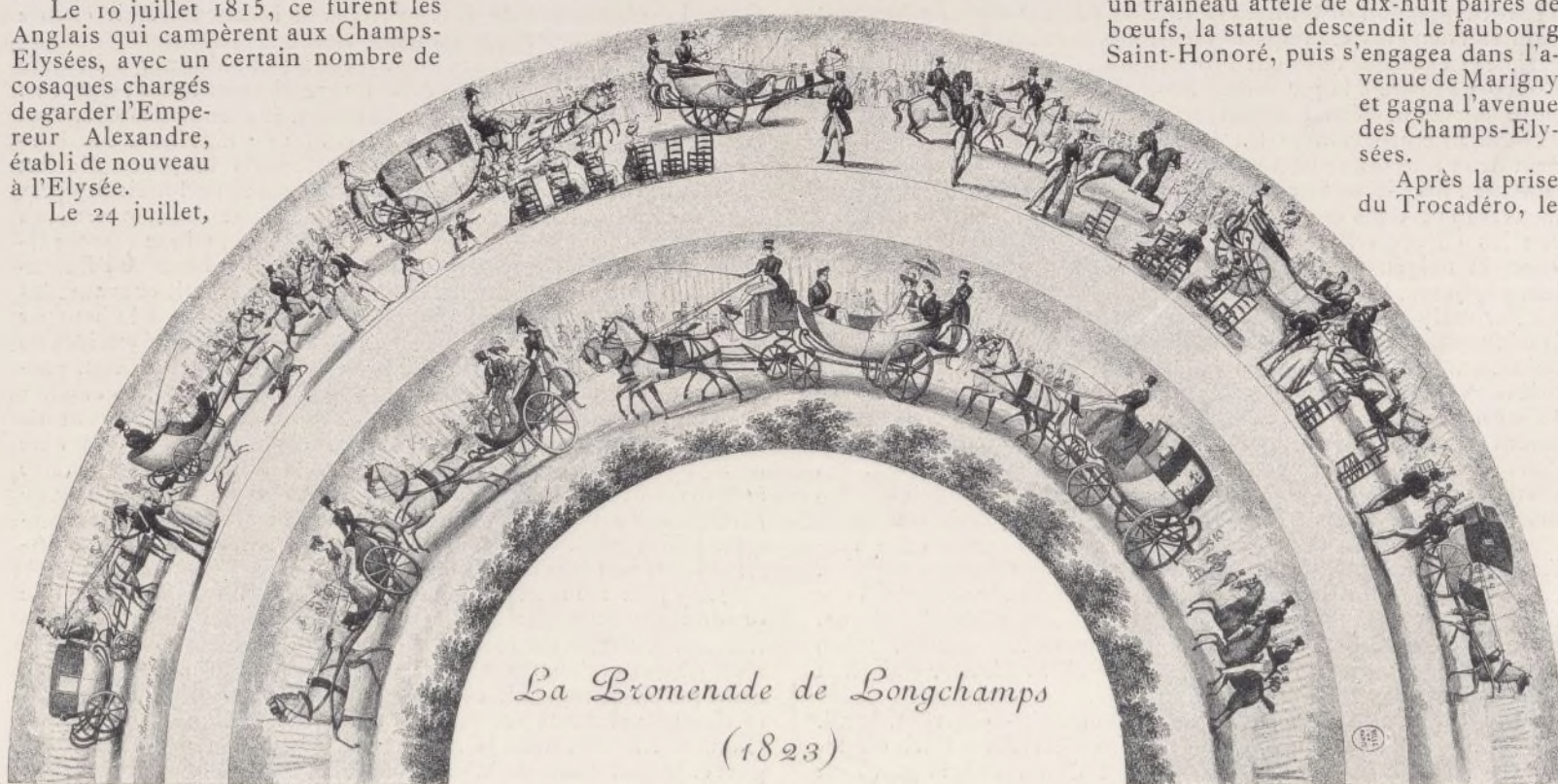
très animés le jour de l'entrée de la duchesse de Berry dans Paris, la gaieté y fut cependant modérée, malgré les efforts qu'avait faits l'architecte Poyet pour multiplier les distractions sur cette promenade. Cet ancien prix de Rome, qui est l'auteur du frontispice corinthien du Palais-Bourbon, qui a reconstitué la fontaine des Innocents, qui, en 1806, avait fait le projet d'élever un monument à la gloire de Napoléon I<sup>er</sup>, et qui, sous la Restauration, eut le titre d'architecte du ministère de l'intérieur et du Palais-Bourbon, n'avait rien trouvé de mieux que d'obstruer l'avenue par une redoute qui gênait la circulation.

L'année précédente, le 14 août 1818, la statue équestre de Henri IV avait traversé les Champs-Élysées pour se rendre au Pont-Neuf. Sortie des ateliers de la fonderie du Roule, sur un traîneau attelé de dix-huit paires de bœufs, la statue descendit le faubourg Saint-Honoré, puis s'engagea dans l'avenue de Marigny et gagna l'avenue des Champs-Élysées.

Après la prise du Trocadéro, le



DISTRIBUTION DE VIN ET DE VIVRES A L'OCCASION DU MARIAGE DU DUC DE BERRY (1816).



La Promenade de Longchamps  
(1823)

duc d'Angoulême, revenant d'Espagne, fit son entrée dans Paris par l'avenue des Champs-Élysées après avoir passé sous l'Arc de Triomphe, inachevé, mais figuré en toile peinte, comme le jour de l'entrée de Marie-Louise.

Les Champs-Élysées devaient être, le 2 août 1830, le théâtre du rassemblement des Parisiens, qui marchaient sur Rambouillet, comme ils avaient été, en 1789, le théâtre du rassemblement qui s'était formé pour envahir Versailles.

Le dimanche 25 juillet, le roi Charles X avait signé, à Saint-Cloud, les ordonnances qui violaient la Charte constitution-

nelle. Le lendemain 26, il assistait à une chasse à courre dans la forêt de Rambouillet. Le soir, il revint à Saint-Cloud. Trois jours avaient suffi pour accomplir la Révolution de juillet. Le samedi 31, Charles X quitta Saint-Cloud à trois heures du matin, avec une partie de sa garde et se rendit à Trianon, d'où il partit dans la soirée pour arriver au château de Rambouillet à neuf heures et demie. Le lendemain, le comte de Girardin arrivait de Paris, porteur d'une lettre du duc d'Orléans. Le roi remit à M. de Girardin la réponse au duc d'Orléans. Il le nommait lieutenant général du royaume.



Le mardi 3 août, le maréchal Maison, MM. Odilon Barrot et de Schomer, commissaires du gouvernement, se présentèrent

au château. Reçus par le Roi dans sa chambre à coucher, ils lui annoncèrent qu'une masse innombrable de Parisiens en



LE DÉPART DES PARISIENS POUR RAMBOUILLET (AOÛT 1830.)

armes, partie des Champs-Élysées, était arrivée à Loignières et que, dans deux heures, Rambouillet serait envahi. L'ordre du départ fut aussitôt donné et la retraite s'effectua

avec une célérité prodigieuse, entre neuf heures et demie et dix heures du soir. Les Parisiens arrivèrent quelques instants après et criblèrent de balles les voitures royales, qui



LE RETOUR DES CENDRES DE NAPOLEON (DÉCEMBRE 1840.)

étaient demeurées sans emploi dans la cour du château. La duchesse d'Orléans passa la première, à son arrivée à

Paris, le 4 juillet 1837, sous l'Arc de Triomphe achevé. On l'avait inauguré le 29 juillet de l'année précédente.



Le 15 décembre 1840, la dépouille mortelle de Napoléon I<sup>er</sup> fit son entrée dans Paris sous l'Arc élevé à la gloire de la Grande Armée:

Sire, vous reviendrez dans votre capitale  
Sans tocsin, sans combat, sans lutte, sans fureur,  
Trainé par huit chevaux, sous l'arche triomphale,  
En habit d'Empereur.

Un froid des plus rigoureux n'avait pas empêché une foule énorme de se presser sur le passage du cortège.

Le spectacle de ce cortège fut d'une grandeur et d'une émotion singulière. En arrivant aux Invalides, le prince de Joinville dit, en s'inclinant devant le Roi, son père: « Sire, je vous présente le corps de Napoléon » — « Je le reçois au nom de la France! » répondit Louis-Philippe; puis il prit l'épée du vainqueur d'Austerlitz et la remit au général Bertrand, qui la plaça sur le cercueil. A ce moment, le vieux maréchal Moncey s'écria: « Maintenant, je puis mourir! » L'Empire

était fait, comme le dit plus tard M. Thiers, à la veille du coup d'Etat de 1851. M. Thiers, ministre en 1840, était cependant un de ceux qui avaient le plus contribué à le restaurer.

Moins de deux ans après, le 14 juillet 1842, le duc d'Orléans,

héritier présomptif de la couronne, était tué, à l'âge de trente et un ans, sur la route de la Révolte, à Neuilly. Pendant trois jours, les Champs-Élysées voyaient défiler la longue théorie des fidèles qui allaient présenter leurs hommages au roi Louis-Philippe, si cruellement éprouvé.

L'année 1848 vit la grande revue des Gardes nationales, passée aux Champs-Élysées par le gouvernement provisoire de la République, installé au pied de l'Arc de Triomphe.

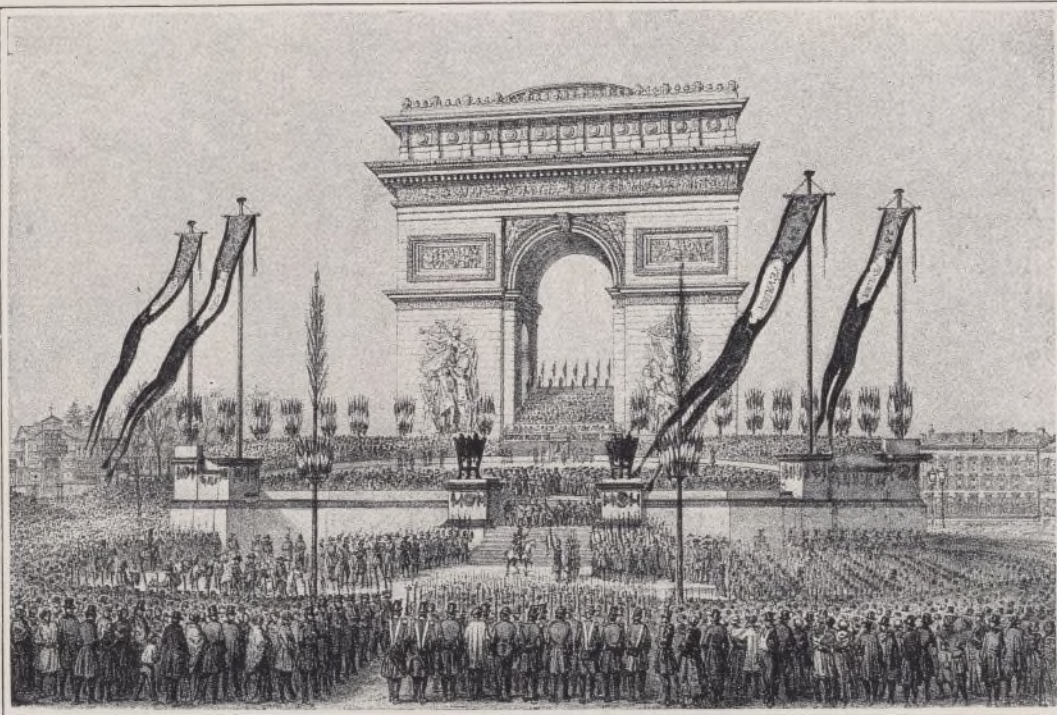
Le lundi 27 novembre 1854, l'Empereur Napoléon III fit dé-

filer aux Champs-Élysées les troupes de la Garde Impériale, qui venait d'être formée. Ces troupes étaient sous le commandement du général Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

Le 1<sup>er</sup> mai de l'année 1855, il ouvrait, au Palais de l'Industrie, l'Exposition universelle, qui était fermée par lui le 15 novembre. Trois jours après, le 18 novembre, les Champs-Élysées s'emplissaient, dans la soirée, d'une foule énorme qui courait à la Manutention militaire du quai de Billy, où le feu avait pris et dont l'incendie jetait ses lueurs jusqu'à la place de la Concorde.

Au mois d'août 1855, la reine d'Angleterre avait fait une entrée solennelle dans Paris en passant sous l'arc de triomphe de l'Etoile et en descendant l'avenue des Champs-Élysées.

Pendant le siège de Paris, la population coupa une partie des



GRANDE REVUE DES GARDES NATIONALES (1848).



DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES AU PALAIS DE L'INDUSTRIE (1855).

arbres des Champs-Élysées pour en faire du bois de chauffage, et au lendemain de la capitulation, les Prussiens vinrent jusqu'à la place de la Concorde.

Aujourd'hui, en prévision de l'Exposition de 1900, on va reprendre le projet de Gabriel, en dégagant la vue du dôme des Invalides et en supprimant le Palais de l'Industrie, qui la

masque. Il est temps, en effet, de revenir aux belles ordonnances qui avaient été conçues par l'architecte génial à qui nous devons les Champs-Élysées et de mettre à bas une construction qui a rendu d'innombrables services, mais qui est une des fautes les plus regrettables des architectes du second Empire.

ANTONIN PROUST.